

PER
R-382
EX. 2

Revue Dominicaine

Juin 1935

Revue Dominicaine

Paraît chaque mois à 80 pages

Directeur

R. P. M.-A. LAMARCHE

Conseil de Rédaction

RR. PP. Ceslas FOREST
Benoît MAILLOUX
Raymond VOYER
Th.-M. LAMARCHE
Albert SAINT-PIERRE

Abonnements

Canada: \$2.00
Etranger: \$2.25
Avec le « Rosaire »:
25 sous en plus par an
Le numéro: 25 sous

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de S. Dominique.

EN JUILLET-AOUT

L'EGLISE ET LES DOCTRINES JUIVES

par le R. P. François-M. DROUIN, O. P.

Professeur de Théologie dogmatique

5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal (Canada)

UNE VIE NOUVELLE :

Une vie de sécurité et de progrès est assurée
aux Canadiens-français

Qui reconnaissent la nécessité de l'épargne ;
Qui donnent leur coopération à LEURS institutions,
dignes de leur confiance ;

Qui retiennent CHEZ EUX et au bénéfice de LEURS
propres œuvres LEURS capitaux.

Un moyen simple, facile, de pratiquer l'économie profitable et nationale, et de se libérer de tous soucis, sans charge excessive, c'est une police dans

La Société des Artisans Canadiens-Français

— FONDÉE EN 1876 —

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE INVALIDITÉ, RENTES VIAGÈRES

La plus forte société française d'Amérique. Assure les hommes, les femmes et les enfants, depuis \$100.00 jusqu'à \$10,000.00, d'après les systèmes les plus modernes et les plus avantageux.

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux-mêmes.

Assurance en vigueur :	Bénéfices payés :	Fonds accumulés :
\$50,000,000.00	\$21,500,000.00	\$14,500,000.00

Dividendes payés aux sociétaires durant
l'année 1934 : \$89,476.70

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis.

Accueil, Renseignements et Publicité :

924, rue Saint-Denis

Sec. Adm. et Bureau médical :

930, rue Saint-Denis

Siège social : MONTRÉAL

Juin 1935

SOMMAIRE

M. Jacques MARITAIN
A propos de la Question juive

M. Léonce DESGAGNÉ
Art et Sincérité — *Pour une architecture
religieuse vivante*

R. P. Antonin PELLETIER, O. P.
L'Eucharistie, remède au Communisme

LE SENS DES FAITS. — Premières Journées Thomistes : Programme, Lettre de S. E. Mgr le Délégué Apostolique — Un autre Congrès, par le R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P. — Le mouvement missionnaire canadien, par le R. P. J.-M. LAFRANCE, O. P. — L'esprit des Croisades, par le R. P. Th.-M. LAMARCHE, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Paulot: *Le message doctrinal de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus* (S.-M. V.) Gardail: *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne* (R.-M. B.) Riondel: *Pax vobis: Aux âmes inquiètes* (R. H.) Laureys: *La technique de l'exportation* (G. P.) Parizeau: *L'Assurance contre l'incendie au Canada* (M.-A. L.) Bugnet: *La forêt* (A. S.-P.) Monsabré: *La Vierge Marie* (H. C.) Lemaître: *A l'Évangile tout d'abord*. Accusés de réception. Table des matières, 1er semestre.

A propos de la Question Juive ⁽¹⁾

Les pages qui suivent, et qui n'ont d'autre prétention que d'apporter quelques précisions dans un sujet des plus complexes, sont le texte d'une communication faite à la « Semaine des Ecrivains Catholiques ». Nous leur laissons leur forme originelle, un article complet sur la question entraînerait à de trop longs développements.

La question juive présente deux aspects : un aspect politique et social, et un aspect spirituel ou théologique.

I. — Au premier point de vue, la dispersion de la nation juive parmi les peuples chrétiens pose un problème particulièrement délicat. Sans doute bien des Juifs, ils l'ont montré au prix de leur sang pendant la guerre, sont vraiment assimilés à la patrie de leur choix ; la masse du peuple juif reste néanmoins séparée, réservée, en vertu même de ce décret providentiel qui fait de lui, tout le

(1) M. Jacques Maritain se trouve empêché, par la maladie de sa mère et sa propre indisposition, de nous envoyer sa contribution à notre étude d'ensemble sur la Question juive. Pour ne pas fruster nos lecteurs, nous reproduisons cet article de la Vie Spirituelle qui contient en substance la pensée du distingué philosophe sur le sujet.

long de l'histoire, le témoin du Golgotha.

Il faut ajouter qu'un peuple essentiellement messianique comme le peuple juif, dès l'instant qu'il refuse le vrai Messie ⁽¹⁾, jouera fatalement dans le monde un rôle de subversion, je ne dis pas en raison d'un plan préconçu, je dis en raison d'une nécessité métaphysique, qui fait de l'Espérance messianique, et de la passion de la Justice absolue, lorsqu'elles descendent du plan surnaturel dans le plan naturel, et qu'elles sont appliquées à faux, le plus actif ferment de révolution. C'est pourquoi, comme Darmsteter et Bernard Lazare le notaient très franchement, on trouve des Juifs, des menées juives, de l'esprit juif, à l'origine de la plupart des grands mouvements révolutionnaires de l'époque moderne ⁽²⁾. Je n'insiste

(1) Il est impossible à qui ne se place pas au point de vue de la Vérité révélée de comprendre et de juger d'une manière tout à fait juste l'histoire des Juifs et leur rôle dans le monde. Un chrétien seul est en état de dégager la vraie signification de l'histoire d'Israël, après comme avant le Christ. Les études, d'ailleurs fort intéressantes, et remarquablement objectives, poursuivies par un écrivain comme M. Georges Batault, dont le positivisme ne laisse pas de blesser parfois gravement la foi chrétienne, restent en cela très déficientes.

(2) Cf. Bernard Lazare, *l'Antisémitisme* ; Darmsteter, les *Prophètes d'Israël*. M. Muret (*L'esprit juif*) écrivait, de son côté : « C'est un ardent entrepreneur de démolitions que le penseur juif contemporain. On chercherait vainement un principe stable, une idée traditionnelle, sur laquelle il n'ait pas exercé sa volonté de destruction. La déchristianisation du monde, à cela se réduit, en définitive, la fonction des Israélites contemporains. Voilà du moins, s'ils n'y travaillent pas seuls, l'œuvre à laquelle ils collaborent ».

pas sur le rôle énorme joué par les financiers juifs et par les sionistes dans l'évolution politique du monde pendant la guerre et dans l'élaboration de ce qu'on appelle la paix.

De là, la nécessité évidente d'une lutte de salut public contre les sociétés secrètes judéo-maçonniques et contre la finance cosmopolite, de là même la nécessité d'un certain nombre de mesures générales de préservation, qui étaient, à vrai dire, plus aisées à déterminer au temps où la civilisation était officiellement chrétienne (on peut consulter à ce sujet l'opuscule de Mgr Deploige sur « Saint-Thomas et la question juive » et une étude de M. de la Tour du Pin ⁽¹⁾ sur la même question), mais dont il ne paraît pas impossible de trouver l'équivalent, aujourd'hui surtout que le sionisme, en créant un Etat juif en Palestine, semble devoir mettre les Juifs dans l'obligation d'opter, les uns pour la nationalité française, anglaise, italienne, etc. — et ceux-ci devront refuser tout lien avec le corps politique juif, — les autres pour la nationalité palestinienne, qu'ils aillent résider en Palestine ou qu'ils demeurent dans les autres pays à titre d'étrangers.

J'attire seulement l'attention sur les deux points suivants :

(1) *La question juive et la révolution sociale*, dans le recueil intitulé *Vers un ordre social chrétien*.

1° Les mesures dont je parle sont, par nature, des mesures d'autorité gouvernementale, et si de fait, pour les obtenir, il est nécessaire de recourir à l'opinion publique, nous avons le devoir, nous autres écrivains catholiques, d'éclairer celle-ci et de lui apprendre à raisonner de ces choses sans haine, en gardant la discipline intellectuelle qui convient. Les passions populaires et les pogroms n'ont jamais résolu aucune question, bien au contraire.

2° Il ne faudrait pas que la question juive serve de dérivatif au mécontentement et aux déceptions de l'heure présente, de telle manière que « le Juif » apparaisse dans une sorte de mythologie simpliste comme l'unique cause des maux dont nous souffrons. Qu'il s'agisse d'idées, d'hommes ou d'institutions, il y a d'autres coupables, et en particulier il nous serait vraiment trop facile de battre notre coulpe sur la poitrine d'Israël, en oubliant que les fautes et les infidélités des chrétiens tiennent le premier rang parmi les causes du désordre universel.

II. — J'arrive maintenant au second aspect de la question juive, à l'aspect spirituel ou théologique, qui concerne la vocation du peuple juif, et que je me permets de souligner, parce qu'il est trop oublié. Si antisémite qu'il puisse être à d'autres points de vue, un écrivain catholique, cela me

Plus la question juive devient politiquement aiguë, puis il est nécessaire que la manière dont nous traitons de cette question soit proportionnée au drame divin qu'elle évoque ; il est incompréhensible que des écrivains catholiques parlent sur le même ton que Voltaire de la race juive et de l'Ancien Testament, d'Abraham et de Moïse.

Au surplus, deux faits importants, que je voudrais vous signaler pour terminer, s'imposent ici à notre considération.

1. Le premier, c'est le nombre, relativement grand et en tout cas vraiment impressionnant, des Juifs qui depuis quelque temps se convertissent au catholicisme (je parle de conversions sincères, non de certaines conversions collectives en Pologne et en Hongrie). Jamais la conscience religieuse des Juifs n'avait encore paru si fortement ébranlée (1).

tons pas présomptueusement, mais tressaillons d'une joie mêlée de crainte, et disons-leur : « Venez et marchons dans la lumière du Seigneur, parce que son Nom est grand parmi les nations ». Cf. également S. Jérôme, in Osee, III, 3 ; in Abacuc, III, 17 ; in Malach., IV, 5, 6 ; Estius, ad dist. 47 libri IV Sent. ; Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ., 11e partie, ch. 21.

(1) Dans son livre de l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue, publié en 1844, Drach remarquait déjà un « mouvement, bien extraordinaire dans la nation juive », de conversion au catholicisme, « signe certain, disait-il, des derniers temps du monde ». Parmi les convertis d'Israël les plus connus, citons, outre les frères Ratisbonne et les

2. Le second fait, c'est l'extraordinaire élan de prière qui se produit dans l'Eglise, pour Israël, et dont ces conversions sont précisément le fruit. On connaît l'histoire des deux frères Ratisbonne, convertis, Théodore en 1827, Alphonse, miraculeusement en 1842, après une apparition de la Sainte Vierge.

Cette apparition et cette conversion sont relatées dans la seconde leçon des Matines de la fête de la Médaille miraculeuse (27 nov.). Théodore Ratisbonne fonda en 1847 la Congrégation de N. D. de Sion, dont l'objet propre est la conversion des Juifs. Cette Congrégation a pris depuis lors des accroissements considérables. Le 25 janvier 1905, était fondée à Paris, sous la direction des PP. de Sion, une association de prières pour la conversion des Juifs, érigée en archiconfrérie par Pie X en 1909 : les adhérents, qui dès 1907 étaient au nombre de 26 000 sont aujourd'hui innombrables. S. Em. le Cardinal Dubois est inscrit dans cette Archiconfrérie.

Voici maintenant un fait moins connu et très significatif. Vers la fin de 1869, au Concile du Vatican, les deux abbés Lémann, israélites convertis

frères Lémann, la fille du célèbre rabbin et philosophe allemand Mendelsohn (Dorothee Schlegel, femme de Frédéric, qu'elle ramena à l'Eglise catholique), Drach lui-même, le P. Hermann, l'abbé Goschler, le vénérable Liberman, fondateur de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit.

eux aussi, firent, comme l'écrivait en 1912 en tête de leur livre ⁽¹⁾ le Cardinal Couillié, « une tentative audacieuse en apparence, mais infiniment touchante et noble : provoquer un témoignage solennel de sympathie de la sainte Eglise de Jésus-Christ en faveur des restes d'Israël, et réclamer partout des prières, pour leur retour à la vérité intégrale ». Tendrement encouragés par Pie IX, ils rédigèrent un *Postulatum pro Hebraeis* qui, présenté aux Pères du Concile, recueillit 510 signatures épiscopales. « Tous les Pères du Concile, ajoute Mgr Elie Blanc, auraient signé sans exception, si les deux frères, obéissant à un sentiment délicat de déférence, n'avaient voulu céder l'honneur du plus grand nombre de signatures au *Postulatum pro Infallibilitate*, qui avait réuni 533 signatures. Seule l'interruption du Concile par la guerre empêcha ce postulatum de venir en discussion, et d'être sanctionné par une allocution du Pape.

Enfin l'idée, lancée à Londres en 1918, de neuvaines de Messes à célébrer pour la conversion d'Israël, a prospéré de façon singulière. En France seulement, 510 messes ont été célébrées en 1920, plus de 1 000 ont déjà été inscrites

(1) *La Cause des restes d'Israël introduite au Concile œcuménique du Vatican*, Lyon et Paris, 1912 ; précédé d'une lettre du cardinal Couillié et d'une lettre de Mgr Elie Blanc.

pour 1921.

Le 27 février 1920, cette initiative recevait l'approbation de Sa Sainteté Benoît XV. Le Saint-Père promet d'offrir lui-même cette année 1921, au cours de la neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur, le sacrifice de la Messe pour la conversion des Juifs. Le Cardinal Maurin, archevêque de Lyon, Dom Gariador, primat des Bénédictins, plusieurs évêques, un grand nombre de communautés religieuses ont participé à la neuvaine de 1920, et participeront à celle de 1921.

C'est ainsi que l'Eglise, pressée par sa charité, et malgré cette sorte d'horreur qu'elle garde pour la perfidie de la Synagogue, et qui l'empêche de plier le genoux lorsqu'elle prie pour les Juifs le Vendredi Saint, c'est ainsi que l'Eglise continue et répète parmi nous la grande clameur : *Pater dimitte illis* de Jésus crucifié ⁽¹⁾. Il me

(1) De tout temps les chrétiens ont prié pour les Juifs. « Nous prions pour vous », disait saint Justin. Au rapport d'Eusèbe (*de martyribus Palestinæ*, VIII), saint Paul de Gaza, avant son martyre, obtint du bourreau un instant de délai, et pria pour tous les fidèles et les infidèles, et expressément pour la conversion des Juifs. Saint Léon le Grand, dans plusieurs de ses sermons, invite les fidèles à prier pour le peuple juif, et à travailler à sa conversion.

La prière de l'office du Vendredi Saint est ancienne, saint Grégoire de Tours y fait allusion, Amolon la mentionne expressément (*contre Judæos*, IV, LIX). Ce dernier texte, comme le note M. F. Vernet, à qui nous empruntons ces indications (Dict. D'Apologétique, article *Juifs*), ex-

semble qu'il y a là une indication dont les écrivains catholiques ne peuvent pas ne pas tenir compte. Autant ils doivent dénoncer et combattre les Juifs dépravés qui mènent, avec des chrétiens apostats, la Révolution antichrétienne, autant ils doivent se garder de fermer la porte du royaume des cieux devant les âmes de bonne volonté, devant les *vrais Israélites* dont parle Notre-Seigneur, *in quibus dolus non est*. La charité pour les uns ne doit pas faire tort à la justice due aux autres, ni inversement. Il y a là un cas éminent où nous sommes tenus, ce qui n'est pas toujours facile, d'unir dans l'intégrité de la vie chrétienne deux vertus contraires en apparence : d'unir à la juste défense des intérêts de la cité l'amour surnaturel pour tous les hommes, même pour les ennemis de la cité, amour surnaturel sans lequel nous ne méritons pas notre nom de chrétiens, et qui est le domaine propre, je ne dis pas de l'internationalisme catholique, je dis de la catholicité supranationale.

Jacques MARITAIN

prime bien l'esprit de l'Eglise dans sa conduite envers les Juifs : *ut in nullo eorum vitæ et salutis, aut quieti vel divitiis, invidentes, imo eorum veram salutem, pro qua Ecclesia solemniter orare consuevit, veraciter inquirentes, servemus erga eos ecclesiasticam sinceritatem ac disciplinam, et commissos nobis fidelium populus nullo eorum contagiis et sacrilegiis involi patiamur.*

Art et Sincérité

POUR UNE ARCHITECTURE RELIGIEUSE VIVANTE (1)

Nous sommes un peuple traditionnaliste, personne n'ira là contre. C'est un des aspects les plus marqués de notre caractère ethnique, la plus précieuse partie peut-être de notre héritage catholique et français. Ce tenace traditionnalisme a opposé un rempart à toutes les persécutions, à toutes les influences délétères. Mais on répare une fortification, on la perfectionne, on l'adapte aux armes nouvelles. Nous avons abandonné la nôtre. Sans entretien, elle se lézarde et s'écroule. Elle nous protégeait. Voici qu'elle menace de nous écraser... Non que notre instinct traditionnaliste se soit éteint, au contraire, mais il a dégénéré. La corruption d'une si excellente qualité — « *corruptio optimi pessima* » — a donné la plus dangereuse des tendances : le formalisme.

Nous n'avons pas à étudier dans le domaine religieux ou social les causes et les méfaits de

(1) Voir livraison d'avril : *Pour une architecture religieuse logique*.

cette dégradation. Il n'y a qu'à regarder notre art pour en juger. L'art de bâtir en particulier, enregistre avec une précision impitoyable les moindres variations de l'âme d'un peuple. Or, il pousse aujourd'hui l'incompréhension jusqu'à placer dans une imitation servile des formes du passé le dernier mot de la tradition. Il perd de vue l'esprit qui a créé ces formes. Il lâche la proie pour l'ombre. On confond le traditionnalisme avec le formalisme comme, dans une sphère plus haute, le sentiment religieux avec la Foi.

Et pourtant, la vraie, la saine tradition, celle qui préserve et vivifie à la fois, celle de l'Eglise de Dieu, est une tradition intellectuelle. Elle garde intacts les principes essentiels. Appliqués selon des modes différents dans des pays et à des époques différentes, ils demeurent immuables et universels sous leurs diverses manifestations. De quelle espèce de tradition se réclament nos églises en roman italien, en gothique français ou en Louis XVI ? Pas de la chrétienne, en tout cas, ni même de la païenne. Elles sont nées du désarroi de la pensée contemporaine. Les claires disciplines scolastiques ont disparu sous l'amas confus des philosophies idéaliste, positiviste, que sais-je. Le désordre est né du désordre.

Que l'illogisme dans la conception nous conduisît à l'illogisme dans l'exécution, c'était fatal. Les formes importées de par delà les siècles et

les océans ne s'adaptaient ni à nos matériaux, ni à notre climat, ni à nos conditions de travail. Par exemple, la construction d'une voûte d'arête ou d'une croisée d'ogives eût exigé une main-d'œuvre perfectionnée, une pierre appropriée, et une fortune, toutes choses que nous n'avions pas. Et les sculptures ! les vitraux ! et les clochers ! On a bien simplifié et étriqué tout cela. Mais ça n'a pas suffi, il a fallu truquer. La tôle, le plâtre, le camouflage sont entrés en jeu, au grand dam de la raison et de la vie. Depuis un siècle cette inepte caricature de la tradition s'est étalée aux yeux des fidèles. Elle règne encore. On l'admire ... Telle église toute récente est conçue dans un faux petit gothique anglais, qui sent à une lieue l'influence américaine. Ce seul défaut suffirait à en faire une œuvre mort-née, mais ce n'est pas tout. L'intérieur n'est pas encore terminé. La structure en béton reste nue — ce qui est simple, logique, et peut fournir matière à une excellente composition. Dom Bellot l'a fait et d'autres aussi. Mais on veut du gothique, du style prétendu traditionnel. Alors, voici qu'on va peut-être suspendre aux poutres de faux arcs, en imitation de pierre comme les murs sans doute. De faux chevrons de bois iront se coller sur la dalle recouvrant les bas-côtés. Et, enfin, de magnifiques fermes, probablement en faux chêne, seront accrochées au toit de béton, pour avoir l'air de le porter !

Nos pères appelleraient cela de la folie et du gaspillage. Ils avaient du gros bon sens, et mettre la charrue avant les bœufs leur paraissait le comble de la sottise. Nous, plus éclairés, nous appelons cela faire du style. Voilà où nous conduit fatalement le culte des formes pour elles-mêmes. Une architecture de mensonge et de mort, étouffée par les formules, rigide comme une momie sous ses bandelettes. L'art véritable pourtant est essentiellement fabricant et créateur. Il prend des aspects sans cesse renouvelés, il invente des formes. Mais cette force créatrice est une manifestation d'intelligence. A quoi a-t-on réduit le rôle de celle-ci ?

Le beau est « une fulguration d'intelligence sur une matière intelligemment disposée » (Jacques Maritain). Il s'ensuit que l'architecture, ayant pour objet le beau, doit prendre dans la raison sa source et sa règle. La forme architecturale doit se déduire strictement de la nature des matériaux, et des données du programme. Jusqu'à la Renaissance, pas une seule architecture au monde n'avait osé se soustraire à cette domination de la logique. Domination impérieuse et inflexible sur l'art de bâtir plus encore que sur les autres parce qu'il s'appuie sur la matière brutale. Maquillez ou torturez le bois, la pierre, le béton, ils ne vous le pardonneront pas. Les matériaux ont des rancunes tenaces. Tôt ou tard, ils déchi-

rent leur masque ou brisent leurs chaînes ; ils s'écaillent ou s'écroulent. Qu'est devenu le placage de marbre des monuments romains ? Seule reste debout leur structure, ce qui fut vrai et puissant. En attendant leur jour, les matériaux torturés se vengent en imprimant aux édifices cette inertie cadavéreuse qui défigure notre art religieux depuis un siècle.

Plus une architecture se soumet à la discipline de l'esprit, plus elle en reçoit de richesse et de vigueur créatrice. Les architectes romans et gothiques s'y sont soumis aveuglément, plus que tous les autres. Aussi quelle exubérance de vérité, quel bouillonnement de vie ! Leurs œuvres semblent des corps organisés, presque en mouvement, souples, nerveux, traversés de forces comme des muscles, qui s'arc-boutent et s'appuient sur les piliers, les contreforts, les arcs, comme sur des membres vivants. Et quelle élévation dans l'expression de la pensée religieuse, et quelle fécondité dans l'invention ! Et c'est cet art-là que l'on dissèque pour en coller les lambeaux à tort et à travers sur une carcasse d'acier ou de béton étrangère à leur esprit et à leur destination. Et cela suffit pour qu'on se dise traditionnaliste et artiste créateur ! Quoi ? Vous reconstituez des êtres sans âme, ni sang ni muscles et vous appelez ça une création ! Allons donc ! Vous n'êtes qu'un empaillleur !

■ Nous disions tout à l'heure que les formes architecturales devaient se déduire du programme et des matériaux. Qui est-ce qui peut trouver à ces inéluctables formes romanes ou gothiques une convenance quelconque avec notre pays, notre temps et la construction moderne ? Autrefois, elles se trouvaient fondées en raison. Mais, si vous voulez juger l'application qu'on en fait aujourd'hui, allez aux sources ; vous trouverez le sentimentalisme, je dis le sentimentalisme parce que c'est une dégénérescence du sentiment. C'est le sentiment qui divague faute de contrôle. Seul, le sentimentalisme vous fera préférer le gothique français, ou le gothique anglais, ou le roman ou le byzantin, ou le Louis XVI... Pourquoi pas l'arabe ou le chinois, puisqu'on y est ? Et de fait, on a été jusque-là ! Je passe tous les jours devant une espèce de minaret musulman qui est un clocher catholique. Evidemment, c'est plus facile de se laisser conduire par son sentiment que de le brider pour le diriger. Il faut un effort d'intelligence pour déduire des formes harmonieuses, et pour en constituer un ensemble bien proportionné, et nécessairement nouveau... Pourquoi se fatiguer quand les livres nous offrent une ample provision de formes toutes faites ? Vous voyez qu'on a renversé les valeurs. Le sentiment, aidé par la paresse, a détrôné l'intelligence et l'a enchaînée. Il règne en maître, sans frein ni règles. Et comme

l'intelligence est seule créatrice de beauté et de vie, il n'est pas étonnant que notre architecture soit morte. Et elle prétend s'inspirer du passé ; mais les Grecs n'ont pas copié les Egyptiens ; ils avaient autre chose à dire. Si les Romains ont appelé des artistes grecs pour plaquer de l'ionique ou du corinthien sur les puissantes structures qu'ils édifiaient, ça été la grande faiblesse de leur art. Les Byzantins passaient leur vie au milieu de monuments romains. Pourquoi ne les ont-ils pas imités ? Ils ont compris, avec la logique du génie grec, que le monde était changé. Les formes qui avaient glorifié Jupiter et Vénus se montraient impuissantes à exprimer le triomphe et la splendeur du Christ Pantocrator, du Christ-Roi. A un ordre nouveau, un art nouveau. Ils l'ont créé en mettant aux pieds du Très-Haut toutes les richesses et toute la science de l'Orient et de l'Occident. Ils ont exprimé avec maîtrise la majesté du règne divin. Après quinze siècles, leur œuvre déborde encore de vie, à la grande gloire du génie chrétien.

Le Moyen-Age connaissait les œuvres de l'antiquité. Est-ce qu'au XIIIe siècle le roi d'Aragon n'envoyait pas un détachement d'hommes d'armes en Grèce pour protéger le Parthénon ? Il eût pu tout aussi bien envoyer des archéologues en prendre des relevés, et le reconstituer devant son palais, comme ont fait les américains

de nos jours. Il ne l'a pas voulu, ou plutôt il n'y a pas même pensé. Il aimait l'art du passé plus que nous — son acte le prouve — mais avec toute son époque, il le respectait et le comprenait mieux. Les gouvernants d'aujourd'hui en auraient à apprendre sur ce point du petit potentat des « âges d'obscurantisme ». Aussi les maîtres d'œuvres se sont-ils montrés vraiment créateurs et inspirés. Ils ont chanté le règne spirituel de Dieu avec des accents divins.

Voilà la tradition. Chaque époque a dit dans sa langue ce qu'elle avait à dire, à tel point que les maîtres d'œuvres gothiques restauraient en gothique un édifice roman. Sommes-nous donc si indigents que de n'avoir pas une seule idée à exprimer dans une langue architectonique qui nous soit propre, une langue vivante. « Les plus grands prôneurs de l'art de nos pères, dit Charlier, seraient bien embarrassés si monsieur le curé prononçait son sermon dans la langue de Joinville sous prétexte de nous référer à un âge de foi ! »

Sans doute, notre époque ne se prête guère à l'expression de la Beauté du règne temporel ou spirituel du Christ. Mais n'eussions-nous à chanter que notre attachement à la foi, malgré les humiliations et les amertumes dont l'abreuve le monde moderne, que cela peut donner lieu à un art original et vivant. Il faut chercher et travailler. Evidemment, notre faux petit gothique ou roman

en plâtre et tôle est bien trop inerte pour exprimer quoi que ce soit. Il nous faut une architecture moderne.

Le style moderne ! Nom qui ne laisse personne indifférent. Les uns exaspérés par les marchés couverts qu'on leur donne comme des églises ou les « caisses à suicide » qu'on leur proposait pour maisons, en les décorant de l'aimable titre de « machine à habiter », se montrent tout prêts à vous tourner le dos pour aller consulter un architecte « traditionnaliste ». Les autres versent dans l'excès contraire et s'extasient sur les plus ineptes empilages de cubes, et les plus incohérents assemblages de triangles. Tous ont le tort de ne s'attacher qu'à la forme, sans comprendre l'esprit. Quand nous préconisons le moderne, nous ne prétendons pas lier notre architecture à tel ou tel système de formes plus ou moins inédites. Copier l'architecture américaine d'aujourd'hui par exemple, c'est faire preuve d'une absolue incompréhension des lois qui peuvent revivifier notre art, et choisir un autre genre de mort. C'est de plus, prendre un bien mauvais modèle. Non qu'elle soit privée de toute beauté, mais elle s'oppose nettement, de toutes ses forces, à notre caractère et se montre réfractaire à toute adaptation chez nous. Ce ne serait vraiment pas la peine de changer de modèle. Autant continuer à copier le roman ou même le turc ! Non, l'art moderne, c'est

tout simplement l'art de notre temps. C'est celui qui a libéré sa forme du moule du passé. Sa caractéristique universelle, c'est de remettre l'intelligence à sa vraie place, la première. Voilà ce que nous devons retenir de lui. Traité par des matérialistes, il est matérialiste, c'est clair. Mais qu'est-ce qui empêche les chrétiens de le christianiser. C'est la méthode de l'Eglise au cours des siècles. Elle s'est emparé de tout : art, philosophie, science, lois ; elle a tout élevé et tout animé de son souffle. L'architecture religieuse se donne comme son image. Doit-elle donc la représenter comme une vieille et respectable relique du passé complètement inadaptée à notre temps ? L'Eglise est de tous les temps. Elle vit de la vie la plus intense et l'art qui la représente doit vivre comme elle. Sainte-Sophie était ultra-moderne, à son époque, et N.-D. de Paris ! Ce moderne-là est de partout et de toujours. Souple et plastique, il s'adapte à tous les programmes, se plie à toutes les formes, selon les matériaux, les climats et les mœurs.

D'une construction raisonnée, essayons donc de déduire des formes logiques et bien expressives de notre pays, et de notre époque. Et surtout n'allons pas croire que les premiers essais seront des chefs-d'œuvre. On peut demander aux architectes du talent, du travail, des idées justes, mais on ne peut exiger du génie. Il ne s'agit pas

d'une éclosion subite de merveilles, mais des premiers pas d'une architecture humaine et chrétienne, c'est-à-dire à l'image de l'homme et du chrétien : simple, humble et sincère, mais surtout vivante, capable de créer des formes belles, de se propager, de se prolonger en se perfectionnant jusqu'au jour, lointain peut-être, où le génie la marquera.

Léonce DESGAGNÉ,
architecte

Québec.

L'Eucharistie, remède au Communisme

Il n'y a pas longtemps, un de nos évêques du Québec devisait avec quelques-uns de ses prêtres sur le plus efficace antidote au Communisme. Les plus philosophes d'entre eux opinait qu'il fallait essayer d'en saper la base en s'attaquant à ses causes intimes. D'autres préconisaient des manifestations anticomunistes quelconques, peut-être aussi valables. Un brave et saint curé n'avait pas encore dit son mot. Sur l'invitation de l'Ordinaire, il se leva. « Si vous pouvez réussir à attacher nos bonnes gens au tabernacle, déclara-t-il, je répons du reste. Or c'est possible. Elles ont faim de l'Eucharistie ».

A ce sage curé, comme le Christ un jour à Céphas, l'Evêque aurait pu rendre ce témoignage : « Tu es heureux, car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux ». Oui ! Cette affirmation est trop gorgée de surnaturelle conviction pour ne pas être l'écho d'une inspiration d'En-Haut. En tout cas, elle est profondément vraie.

Car il n'est pas nécessaire d'analyser minu-

tieusement le système communiste pour surprendre son antinomie radicale avec la foi chrétienne. Il suffit de le regarder du dehors.

Que voyez-vous en Russie, son centre d'organisation ? Vous voyez décrocher les crucifix, vider les tabernacles, fermer les églises, abattre les clochers, traquer les prêtres et proscrire les religieux. Tout cela, pour tâcher d'éteindre la foi au Christ, pour déraciner ensuite toute croyance en Dieu.

C'est un fait qui incite à penser qu'à Proudhon, l'enfant terrible de la franc-maçonnerie, Moscou a emprunté son motto : « Moi, je dis : le premier devoir de l'homme intelligent est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience. Esprit menteur, Dieu imbécile, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Te voilà détrôné et brisé ! ... Viens, Satan, viens, calomnie des prêtres et des rois, viens, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine. Il y a longtemps que tu me connais et que je te connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur ! ne sont pas toujours ni belles ni bonnes, mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde ... Dieu, c'est l'hypocrisie et le mensonge ; Dieu, c'est la tyrannie et la misère ; Dieu, c'est le mal ! Toi seul, ô Satan, ennoblis le travail et mets le sceau à la vertu ».

De cette secte diabolique le Communisme est

le digne compère. C'est leur compagnonnage impie que Léon XIII a flétri à l'avance en démasquant les batteries maçonniques : « Ils ne s'en cachent plus, ils lèvent audacieusement le bras contre Dieu, ils trament ouvertement et publiquement la ruine de l'Eglise, ils veulent à toute force enlever au monde Jésus-Christ et ses bienfaits ».

Aussi, en parfaite communion d'idées et de sentiments avec le grand Pape, Mauriac constate-t-il que « là où triomphe le prince de ce monde, en Russie, l'unique obstacle qu'il s'agit de défaire, c'est le Christ. Il demeure la dernière pierre qui heurte au pied l'homme triomphant, maître de la matière et des âmes, et de toutes les forces de la vie ; il reste cette pierre d'achoppement, cette pierre de l'angle ».

Si donc à l'instauration du royaume des ténèbres le Christ est reconnu comme pierre d'achoppement, eh ! bien, fortifions encore l'obstacle en ancrant plus avant dans l'âme des fidèles la fidélité au Christ ! C'est l'œuvre merveilleuse de l'Eucharistie.

En effet. Le Communisme recrute ses adeptes surtout chez les malheureuses gens, non seulement déshérités de la fortune, mais encore aigris par la misère, mécontentes de leur condition et envieuses de la situation des riches. C'est en faisant miroiter à leurs yeux l'espoir de leur délivrance par l'avènement d'une fraternité égalitai-

re qu'il parvient à leur passer le collet au cou.

Pour prévenir les âmes contre ce faux brillant, il importe de leur montrer l'inanité des biens terrestres en comparaison de la valeur d'éternité des biens spirituels, de manière à les y faire adhérer par conviction. L'Eucharistie viendra leur en donner le désir en les faisant goûter au divin. Une fois qu'elles auront communié aux délectations mystiques, elles voudront boire à la source, le Christ. En possédant ainsi le Christ au plus intime d'elles-mêmes, elles contribueront par le fait même à opposer à la déchristianisation communiste, l'établissement du règne spirituel du Christ. Pour remplacer le crucifix décroché, l'Eucharistie incrustera dans les âmes l'image de la Passion. Pour suppléer au tabernacle désert, Elle cisèlera des ciboires vivants. A la place d'une église fermée, Elle s'édifiera des « cathédrales de chair où reposera la Chair du Seigneur ».

Rien à craindre, si le Christ jalonne le parcours de nos vies. Gardons-le avec nous, au creux de nos tabernacles. Il nous gardera à son tour. Lui, Il ne nous laisse jamais le premier. C'est nous qui le chassons, en nous dérobant lâchement. Il disparaît avec la faim que nous en avons. Seulement, la perte de l'appétit du divin n'arrive pas tout d'un coup. C'est clair. L'aveu de Proudhon à Satan le sous-entend bien : « Il y a longtemps que tu me connais et que je te con-

nais aussi ». Elle provient d'ordinaire soit d'une maladie organique ou d'une langueur générale, comme c'est le cas pour le corps.

A cette anémie de l'esprit, et à la fièvre de l'âme qui rend insipide tout le surnaturel, l'Eucharistie, autre manne céleste, apporte de par ses propriétés nutritives un tonique efficace. Elle est l'alimentation connaturelle de l'âme. « Nous te mangeons et nous te buvons, Seigneur, s'écriait saint Ephrem, non pour te consommer mais pour vivre par toi ». Le Sauveur avait depuis longtemps déjà promis : « Celui qui me mangera, vivra par moi ».

Aliment mystique, l'Eucharistie procure à la vie surnaturelle tout l'effet que l'autre nourriture procure à la vie du corps. Elle la sustente, la développe, la répare et la délecte. C'est par ces quatre propriétés qu'elle est un antidote. La vigueur de la santé ne défie-t-elle pas tout malaise qui n'origine point de l'imprudence ? Cela est vrai sur le plan surnaturel comme dans l'ordre physique. Mais vigueur de santé signifie que la vie se conserve ; de plus, qu'elle se développe, se fortifie lorsqu'elle faiblit. Tout cela pour l'esprit veut dire bonheur. On le voit bien d'ailleurs par son épanouissement. Et bonheur, par ricochet, veut dire jouissance consciente d'un bien possédé. Alors, pas une âme occupée à déguster la Chair et le Sang du Christ, seule nour-

riture capable de la rassasier, n'aura l'envie ni l'idée de lâcher la proie pour l'ombre. Cette joie spirituelle, l'Eucharistie la donne à l'âme fervente, comme un copieux repas délecte et réjouit tout le corps. Dans l'ordre des effets sacramentels c'est le dernier, il est vrai, puisqu'il est comme le dérivé des trois autres. Mais il est aussi le signe des trois autres. D'une âme épanouie on peut dire à première vue que son moral est bon. Aussi longtemps qu'elle gardera cette gaieté, pas de crainte pour elle. Son visage rayonnant reflète son bonheur.

En revanche, si vous apercevez une âme exsangue, aux traits tirés et débile, aucun doute sur son anémie. L'alimentation est peut-être trop pauvre. Et loin de réussir à la développer, elle n'arrive même pas à réparer les déperditions de forces de la journée. Ou bien, il y a là une lésion organique qui gaspille le meilleur de son sang ? Auscultez diligemment. Vous finirez par mettre le doigt sur l'abcès. Passion et concupiscence, gangrène qui émiette les forces spirituelles en engendrant le péché. « Toutes les âmes ne meurent pas du péché, mais toutes sont plus ou moins atteintes, toutes sont victimes de continuelles déperditions de forces ». Comme la fatigue du jour affaiblit le corps en brûlant quantité de cellules vitales, ainsi le péché est l'infirmité de l'âme qui détériore et dissipe sa vie. « Elle s'écoulerait tout

entière en ces déperditions, et notre faiblesse aboutirait fatalement à une mortelle catastrophe si elle n'était prévenue par de miséricordieuses restaurations ».

Le démon du Communisme est trop fin pour s'acharner à une âme robuste. Il flaire plutôt des proies faciles à dépister. Celles qui somnolent paresseusement au soleil, intérieurement minées par la folle dissipation de leur énergie. S'il ne dépend plus d'elles de résister ou de s'échapper, c'est qu'elles ont consenti à se fixer à la portée du malfaiteur. Danger imminent pour ces âmes de se voir emporter au fond de sa tanière avant qu'elles aient eu le temps et la force de s'agripper à quelque main tendue ... Par bonheur, le Christ eucharistique passe à temps pour qu'elles puissent saisir la frange de son manteau. Elles ne le laissent aller que lorsqu'elles sentent une vertu secrète les pénétrer et les vivifier.

L'Eucharistie est le tonique divin qui répare chaque matin les fatigues de la veille, parce que notre misère nous ramène chaque matin aux pieds du Christ pour lui confesser avec Mauriac : « Comme un enfant fait du sou que lui donne son père, je dépense le jour même ce que je tiens de Vous, et de nouveau je regarde vos mains. Si Vous tardez un seul instant, la tête aussitôt tournée, je respire dans le vent l'odeur de cette vase où Vous m'avez cherché ».

C'est encore Mauriac qui parle, mais à nous, cette fois : « Ce n'est pas quand tout semble perdu qu'il faut s'éloigner de l'hostie. C'est quand tout semble perdu qu'il faut, si l'état de grâce est maintenu ou recouvré, s'en nourrir, ayant devant les yeux les promesses réitérées du Seigneur. — Car le Mystère du Jeudi Saint rend forts ceux qui étaient faibles, audacieux les lâches, libres les esclaves, nobles les êtres vils, purs les souillés » ...

Si vous doutez du thomisme de cette mystique, écoutez psalmodier le chantre de l'Eucharistie :

« *O salutaris Hostia,
Quæ cæli pandis ostium !
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium* ».

D'après saint Thomas, certes, l'Eucharistie fait plus que restaurer les forces de l'âme affaiblie par le péché véniel. Elle apaise en même temps la concupiscence et jugule les passions. Comme l'alimentation corporelle remplace ce qui se perd journallement par la chaleur naturelle, ainsi la nourriture eucharistique répare ce qui se perd dans nos fautes légères du feu de la charité. La tiédeur qu'implique le péché véniel est incompatible avec la ferveur de la charité.

Mais c'est le propre de la ferveur de la cha-

rité de s'opposer directement au péché véniel, et par suite de l'enlever du seul fait de sa présence. Un même sujet ne contient jamais deux contraires, disent les philosophes. Axiome aussi valable dans le domaine moral que dans l'ordre métaphysique ! En augmentant ainsi la charité, en fortifiant la vie intérieure, la grâce sacramentelle amortit du même coup le foyer du péché. Dès lors, elle ne laisse ainsi que peu de prise à la morsure du venin communiste.

Réconfortée de la sorte, l'âme se trouve en mesure de résister quelque temps du moins aux assauts du démon. Seulement, pour en triompher victorieusement, il lui faudra allier l'endurance à la force. Toute victoire demande au militant une résistante vigueur. Au front, pendant la guerre, les coûteuses victoires s'enlevaient par les plus indomptables.

Dans la vie de l'âme comme dans celle du corps, l'endurance est l'auréole de l'âge adulte. Qualité d'un organisme parfaitement développé. Dans la croissance spirituelle cependant, l'âge se compte par le nombre de victoires. Chaque conquête est un pas dans la perfection. Parce qu'elle est un entraînement graduel à la vertu.

Dans le corps-à-corps avec la tentation le terrain reste toujours au plus résistant. Aussi vous verrez rarement les suppôts de Moscou perdre leur temps et leur patience à la poursuite d'âmes

aguerries. Ils pourraient, eux, rester sur le champ. C'est arrivé déjà ; tout récemment même : je ne dirai pas où. Mais demandez à ceux de Montréal s'ils ne comptent pas quelque transfuge ...

D'ailleurs, « qui rôderait autour de ceux que Vous avez mis à part ? Ils sont marqués d'un signe. Le monde ne Vous les dispute plus ». Ce sont ceux qui portent au front la lettre Tau. L'Écriture en parle. Image de la Croix salvatrice, burinée toujours plus avant chaque matin, à la communion, par l'ardeur de l'amour. Son éclat met en fuite les démons. Il est parmi nous d'autres croix, pectorales celles-là, dont le rayonnement dérouté les Communistes eux-mêmes. Débusqués mais non exterminés, ils voudraient se venger de la vigilance des pasteurs, en lavant leur humiliation dans le sang de jeunes agneaux.

Voilà pour eux les proies les plus tentantes et les plus faciles. Leur adolescence les désarme au combat. En voie de croissance spirituelle, leur complexion n'a pas encore atteint la résistance de la maturité. A celles-là il faut la richesse et l'abondance d'alimentation qui suffise amplement à réparer leurs forces, de façon à permettre le développement normal de l'organisme jusqu'à stature parfaite, si l'on veut que la lutte ne soit pas perdue d'avance, mais au moins d'égal à égal. A celles-là la communion fréquente ! Comme nourriture spirituelle, l'Eucharistie viendra augmenter

en elles la grâce et la vie qu'à ce qu'elles soient parfaites dans tout leur être par leur union à Dieu.

Aux forces corporelles la nature définit des limites infranchissables. Le cours de la vie mystique, lui, est sans barrage. Il se perd en Dieu. En intensifiant la charité dans l'âme, l'Eucharistie mêle deux vies. « Vous ne me changerez en vous même, comme la nourriture de votre chair, vous serez changé en Moi », dit le Christ à saint Augustin.

Ainsi transformée dans le Christ, l'âme participe à la plénitude de sa vie et à son union avec Dieu. Viennent les orages des passions et l'écueil des tentations « elle croit n'être pas seule à la barre. La ténacité qu'elle y déploie est pénétré d'une force venue d'ailleurs. Et même si elle se sent seule, Quelqu'un est endormi à la poupe, qu'un seul cri éveillera ».

Se tenir près du Christ et l'éveiller aux premiers grondements de la tempête. N'est-ce pas, pour le chrétien comme pour les apôtres sur le lac de Génésareth, le plus sûr moyen d'échapper au naufrage ? « Navis tua, cor tuum, dit saint Augustin. Jesus in navi, fides in corde. Si meministi fidei, non fluctuat cor tuum. Si oblitus es fidem tuam, dormit Christus. Excitatus, excitavit fidem. Id egit ut esset ibi tranquillitas magna, observa naufragium ».

Se tenir près du Christ, c'est-à-dire le garder avec soi, vivre en sa compagnie, et même, reposer sur sa poitrine. Tout chrétien vit avec le Christ, en union avec lui. Bien plus, il vit de la même vie. Engendré à la vie divine par la grâce baptismale, il participe à la nature intime de Dieu. Du même coup il est modelé à l'image du Christ et communie à sa vie. C'est le même courant vital qui descend de la tête dans l'un des membres du Christ plénier.

L'Eucharistie, elle, vient parfaire l'union et la ressemblance. En nourrissant l'âme de la Chair et du Sang de Jésus, Elle sustente sa vie de la vie même du Christ. Elle la repaît de Dieu, dit Tertullien. Elle la transforme, ajoute saint Justin. Bien avant eux le Sauveur avait déclaré : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en Moi et Moi en lui ».

Cette union si parfaite déjà est le symbole et la cause de l'union spirituelle que commence la grâce et que consommera la gloire. Union d'amour dont la fidélité repousse les sollicitations du démon, et dont la fermeté défie la dissolution du péché.

Par bonheur, beaucoup de nos prêtres et religieux, unis aux laïcs, réagissent du même possible en tenant des semaines et des journées anti-communistes. Il reste quelque chose d'autre : faire mieux connaître Jésus et son beau sacrement

d'Eucharistie ! C'est en travaillant à étendre le règne eucharistique de Jésus que le clergé canadien réussira à triompher du communisme.

Antonin PELLETIER, O. P.

Le Sens des Faits

Premières Journées Thomistes

A l'occasion du 25e anniversaire de l'érection du Couvent d'Etudes d'Ottawa en *Studium Generale*, le Collège a résolu d'inaugurer des Journées Thomistes qui auront lieu du 6 au 9 juin inclusivement. Le but de ces réunions est de permettre à des équipes de travailleurs intellectuels de se serrer les coudes, et de manifester l'état actuel de l'enseignement thomiste au Canada, tout en suggérant les meilleures façons de le promouvoir en le vivifiant. Des rapports élaborés, suivis de discussion, seront soumis à cette fin. En même temps des conférences feront connaître la pensée de S. Thomas sur des points d'actualité. Le programme que nous publions, dénonce tout l'intérêt et la portée pratique de ce congrès, tandis que le bienveillant message de S. Ex. le Délégué Apostolique souligne l'importance de l'anniversaire qui en aura fourni le prétexte et

l'occasion.

Ces Journées Thomistes sont placées sous le distingué patronage de S. Ex. Mgr Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa.

Le président d'honneur du Congrès sera Mgr L.-A. Pâquet, président de l'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin.

Les vice-présidents seront : le T. R. P. D. Poulet, O. M. I., président de la Société Thomiste de l'Université d'Ottawa ; M. l'abbé M. Roy, président de la Société Thomiste de l'Université Laval ; M. l'abbé J. Dufour, président de la Société Thomiste du Séminaire de Chicoutimi ; M. le professeur C. de Koninck, président de la Société de Philosophie de l'Université Laval ; M. le professeur A. Barbeau, président de la Société de Philosophie de l'Université de Montréal.

PROGRAMME

JEUDI LE 6 JUIN, 3 H. P. M. *Discours d'ouverture* : Monseigneur L.-A. Pâquet, P. A., Président de l'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin. *Pour l'histoire du Thomisme au Canada* : M. l'abbé M. Roy, Professeur à l'Université Laval. *L'enseignement de la philosophie au Canada (Rapport)* : R. P. W. Sénécal, C. S. V., Professeur au Séminaire de Joliette.

DIRECTEUR DE LA DISCUSSION : T. R. P. M.-C. Forest, O. P., Maître en Théologie, Doyen de

la Faculté de Philosophie à l'Université de Montréal.

8.30 H. P. M. *Saint Thomas et la guerre*: M. L. Pelland, Avocat, Directeur de la Revue du Droit.

PRÉSIDENTE D'HONNEUR: Son Excellence Monseigneur Félix Couturier, O. P. Evêque d'Alexandria.

VENDREDI LE 7 JUIN, 3 H. P. M. *La présence de Dieu dans l'âme*: R. P. R. Matte, O. M. I., Professeur à l'Université d'Ottawa. *L'enseignement de la théologie thomiste au Canada: Le Dogme (Rapport)*: M. l'abbé H. Boudrault, P. S. S., Vice-Supérieur, Professeur au Grand Séminaire de Montréal.

DIRECTEUR DE LA DISCUSSION: T. R. Père P.-M. Gaudrault, O. P., Prieur des Dominicains, Professeur de Théologie dogmatique.

8.30 H. P. M. *Saint Thomas et la « spéculation »*: M. l'abbé J.-B. Desrosiers, P. S. S., Professeur au Grand Séminaire de Montréal.

PRÉSIDENTE D'HONNEUR: Monsieur Léopold Richer, Rédacteur Politique au *Droit*.

SAMEDI LE 8 JUIN, 3 H. P. M. *L'Education et la Morale de saint Thomas*: R. P. J. Devy, S. M. M., Professeur au Scolasticat Saint-Jean, East-

view. *L'enseignement de la théologie thomiste au Canada : La Morale (Rapport)* : M. l'abbé R. Limoges, Directeur et professeur au Grand Séminaire d'Ottawa.

DIRECTEUR DE LA DISCUSSION : Très Révérend Père André Bibaud, O. P. Provincial des Dominicains.

8.30 H. P. M. *Saint Thomas et le nationalisme* : M. C.-E. Gobeil, Avocat, Bibliothécaire à la Cour Suprême.

PRÉSIDENTE D'HONNEUR : Révérend Père J. Papin Archambault, S. J. Directeur de l'École Sociale Populaire de Montréal.

DIMANCHE LE 9 JUIN, 3 H. P. M. *La Spiritualité thomiste* : M. l'abbé A. Roux, Professeur au Séminaire de Nicolet. *La Spiritualité du clergé canadien (Rapport)* : M. l'abbé P. Perrier, Professeur au Scolasticat Saint-Charles, Joliette.

DIRECTEUR DE LA DISCUSSION : Très Révérend Père M.-A. Lamarche, O. P. Prédicateur Général, Professeur à l'Université de Montréal.

8.30 H. P. M. *Saint Thomas et les Juifs* : R. P. B. Mailloux, O. P., Régent des Etudes au Collège Dominicain.

PRÉSIDENTE D'HONNEUR, Conclusion : *Un thomisme vivant* : Son Excellence Monseigneur G. Forbes, Archevêque d'Ottawa.

Lettre de S. Ex. Mgr le Délégué Apostolique

DELEGATIO APOSTOLICA
Ditionis canadensis
et
Terrænovæ

Ottawa, (Canada) 15 avril, 1935
520 Driveway

Au Révérend Père B. Mailloux, O. P.
Régent des Etudes, Ottawa

Mon Révérend et cher Père,

Vous m'annoncez la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Collège des Etudes des Pères Dominicains à Ottawa, Capitale de la Puissance du Canada. Permettez que je vous remercie et, avec vous, tous vos chers élèves.

Durant le cours assez long de vingt-cinq années vous avez certainement recueilli beaucoup et de précieux résultats dans le champ des connaissances religieuses. Qui connaît, comme moi, les efforts que vous avez déployés et l'esprit avec lequel vous avez vaqué à l'étude, ne peut que s'en réjouir et en être reconnaissant. Pendant, en effet, que vous prépariez avec méthode et assurance la nouvelle génération des religieux, lesquels, à l'exemple de votre saint Patriarche saint Dominique, ont déjà porté et portent encore présente-

ment à nos populations du Canada et même en d'autres régions la flamme sacrée de la vérité et de l'amour de Dieu, vous vous êtes mis en contact avec les personnes studieuses, avides de connaître les sains principes dont la véritable science s'inspire tout en y trouvant un fondement solide.

Les Etudes Médiévales et la Société des Etudes Religieuses sont le fruit de votre zèle et de votre apostolat, et sont destinées, j'en ai la sincère conviction, à projeter une grande lumière dans les intelligences et les cœurs. Le centre de cette lumière, vous l'avez trouvé dans la doctrine enseignée par l'Ange de l'Ecole, saint Thomas d'Aquin. A cette merveilleuse figure de saint et de docteur, dans laquelle on ne sait si on doit admirer plus la science ou la sainteté de vie, si intimement unies parce que plus que toute autre elle s'est rapprochée de la Science et de la Sainteté, doivent s'inspirer tous ceux qui, dans un temps comme le nôtre, si rempli d'erreurs, sentent le besoin d'une direction vraie et sûre pour régler leurs actions, même sur le terrain pratique de la vie.

Il serait donc préférable, au lieu d'étudier et de méditer des livres qui souvent n'ont de la science qu'une idée vague sinon erronée, de se porter à l'étude et à la méditation des doctrines du Docteur Angélique, lequel, tout en écrivant pour diffuser la science divine parmi ses chers élèves,

fixant le regard sur l'éternelle Vérité, a répandu tant de lumière sur les problèmes intellectuels de son temps et sur ceux des âges à venir. Or faire connaître la science enseignée par saint Thomas d'Aquin, la répandre non seulement dans les écoles parmi les ecclésiastiques, mais aussi parmi tous ceux qui désirent connaître la vérité et y conformer leurs actions, est une œuvre sage, digne d'être hautement encouragée et stimulée.

Pendant, mon cher Père, que je vous exprime ainsi qu'à vos religieux, mon vif regret de ne pouvoir me trouver présent à vos fêtes, je prie afin que ma parole puisse trouver, auprès de tous, un bienveillant accueil pour une saine reflorescence de vie intellectuelle dans vos chères populations du Canada.

en N. S.,

Andréa CASSULO,

Archev. de Leontopoli, Dél. Ap.

Un autre Congrès

Je puis non seulement souhaiter mais prédire un succès immédiat, plus des fruits durables, au Congrès de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise qui va s'ouvrir dans quelques jours dans la ville de Montréal. Cette société, fondée le 3 juin 1933, témoigna dès le début d'une singulière vitalité. J'ai sous les yeux le rapport de

la première réunion générale tenue l'an passé à Ottawa (1). Dans l'ensemble comme dans le détail il offre une tenue scientifique et des données intéressantes.

Y aurait-il à craindre, cette fois encore, le tir de barrage ou l'abstention systématique de certains groupes, opposés en principe à toute organisation qui comprend une nationalité différente de la nôtre, même catholique ? Disons donc, pour rassurer les amis du vrai et du bien, étrangers à tout fanatisme, que le système de rotation adopté par la jeune société, dans ses élections annuelles, garantit à nos proches compatriotes leur part d'influence et d'honneurs.

Parmi ces fruits du Congrès comme de l'association même, le plus attendu, le plus indispensable sera de mettre en lumière la « sainteté » de l'Eglise qui est sa « note » vraiment caractéris-

(1) On y trouve, outre le discours de Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique, les communications suivantes : Dante, the Poet of the Liturgy, par Miss Mary Manley ; L'une des sources de l'apostolat canadien-français par M. le chan. E. Chartier ; Father John McKenna, Loyalist Chaplain, par le Rev. Ed. Kelly ; La mission de John Carroll au Canada en 1776 et l'interdit du P. Floquet, par le P. Th.-M. Charland, O. P. ; The Hon. James Baby, first catholic member of the Executive Council of Upper Canada. — A Forgotten Loyalist, par le R. P. Alfred, F. S. C. ; La liberté des cultes au Canada, par M. Jean-François Pouliot ; Contemporary Recovery Policies against the Historical Background of Catholic Economic and Social Theory, par M. John J. Connolly. — A la fin du rapport, se trouvent les statuts de la société.

tique. On a beau dire et avec raison que cette sainteté consiste avant tout dans l'élévation de ses dogmes, la pureté de sa morale et la surnaturelle efficacité de ses moyens d'action, c'est *dans l'ordre des faits* qu'on en juge, que la conviction s'établit et se propage. A l'histoire appartient le dernier mot.

Aussi bien, l'Eglise ne craint pas le témoignage historique avec toutes les révélations qu'il comporte. Léon XIII croyait faire œuvre d'apologiste en ouvrant aux chercheurs les archives du Vatican. Quand tout sera mis à découvert, dûment établi et copieusement diffusé : sagesse et incartades, héroïsme et bassesses, martyre et trahisons, esprit de conquête et puissances d'inertie, il n'y aura plus qu'à souscrire à cette formule lapidaire de Donozo Cortès où il résume les bienfaits du catholicisme : *Il a donné aux âmes élevées l'héroïsme, aux âmes ordinaires, la vertu, au commun du peuple, le bon sens* ⁽¹⁾. Entendez ici par bon sens, sinon la vertu, ni l'état de grâce constant, du moins le sentiment de certaines réalités sociales avec la volonté de s'y soumettre.

L'Eglise du Canada à son tour n'a rien à craindre, partant rien à cacher. La nouvelle équipe de travailleurs peut appliquer à l'histoire re-

(1) Cité par l'abbé Henri Moillot : *L'Eglise de Jésus*, p. 107. Aux Editions du Cerf, Juvisy, 1935.

ligieuse locale toutes les lois et exigences de la critique, sans le postulat préconçu qu'un catholicisme né de la France du XVIIe siècle ne pouvait déroger ni déchoir. Sous le régime d'union pure et simple, entre l'Eglise et l'Etat, puis sous le régime d'union imparfaite obtenu après la conquête, elle est demeurée fidèle à sa haute mission : civiliser les peuples et leur procurer le salut par la grâce. Qu'on signale en toute liberté les empiètements réciproques déjà connus, — qu'on en découvre d'autres s'il y a lieu ; et les abus d'autorité chez les clercs ; et les vexations de tout genre de la part des gouvernants civils : le progrès général a dû en souffrir, mais « l'unique nécessaire » a triomphé... Du reste, ce triomphe revient pour une très large part aux laïcs. Qui donc en serait parmi nous à cette conception ignare et enfantine que l'Eglise, c'est la hiérarchie, et la hiérarchie, un bureau d'administration. L'histoire de l'Eglise au Canada, c'est en résumé l'histoire des Canadiens français.

Voilà pourquoi chaque auditeur du Congrès devra apporter à ces séances le même esprit que les rapporteurs eux-mêmes, s'unir à eux dans la contemplation sereine d'un passé qui déjà s'éloigne et dont, à distance, on saisit mieux les grandes lignes. Surtout qu'on veuille bien laisser à la porte cette autre idée enfantine, mais dangereuse que l'Eglise n'est pas le Christ, et qu'on



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

l'organisation du mouvement a été fourni par l'Université d'Ottawa. Les révérends Pères Oblats, ces « grandes âmes missionnaires », non contents d'avoir institué au sein de leur université une chaire de missionologie, — la première au Canada, — organisaient, en octobre dernier, une Semaine d'Etudes Missionnaires, sous l'initiative et la direction du révérend Père Léo Deschatelets, titulaire de cette chaire. Une assistance nombreuse qui nécessita dès la deuxième séance un changement de local, un choix approprié d'études et de rapports, souvent présentés par des « retours » du front missionnaire assurèrent à la semaine un succès qu'une récente publication de tous les travaux ne peut que faire grandir et durer.

Le grand succès de ce congrès est d'ordre plus élevé, à savoir d'ordre scientifique et idéologique. Cela a peut-être échappé aux semainiers distraits et superficiels, mais ressort de la lecture attentive des travaux. La missionologie est devenue une branche du savoir ecclésiastique, prenant place à côté de ses compagnes les théologies ascétique, pastorale, scripturaire et autres sous la dépendance et la subordination de *la Théologie*. Evidemment, il n'est pas question de donner de la missionologie une définition scientifique, que du reste, certaines parties de la théologie déjà vieilles d'un siècle ne possèdent pas encore, ni

même de lui assigner un domaine circonscrit par des bornes précises et immuables. Mais il est certain qu'elle est déjà entrée en possession de données demeurées jusqu'à nos jours virtuelles ou imprécises, comme celle du fondement dogmatique de l'apostolat missionnaire. Ne trouve-t-il pas sa raison d'être dans la nécessité de l'extension du corps mystique du Christ à travers le temps et l'espace, et partant n'entraîne-t-il pas un devoir impérieux pour l'Eglise. Il appartient en effet à celle-ci de choisir des « envoyés » qui auront pour office de prêcher ses dogmes aux païens, d'illuminer leurs âmes de l'étincelle de la foi et de laver leur front de la goutte baptismale, les incorporant ainsi au Christ et faisant du païen l'un de ses membres vivants.

Au cours de l'ouvrage ci-haut mentionné, il est rappelé que les missions comportent des devoirs spéciaux, d'abord pour le missionnaire qui s'expatrie, ensuite pour le prêtre qui demeure au pays, depuis le curé de la cathédrale jusqu'au vicaire de campagne, et enfin pour le simple fidèle : devoirs de vocation, de justice, de charité. Cela a été établi par des semainiers de haute dignité, tels Son Eminence le Cardinal Villeneuve et Son Excellence Monseigneur Forbes.

Dans l'exercice de ses devoirs, le missionnaire doit s'en tenir à une certaine technique dont l'observation aura l'effet d'amplifier son aposto-

lat, comme la pastorale fait croître l'efficacité du ministère du prêtre de chez nous.

La missionologie possède donc en propre, pourrait-on dire, son dogme, sa morale, sa pastorale, même sa théologie scripturaire, patristique et ascétique. Une nouvelle venue qui présente de telles lettres de créances a droit d'être admise dans le cercle de la science théologique et d'y vivre.

Souhaitons que d'autres Semaines de Missionologie, à l'étranger et chez nous, et que d'autres chaires de missionologie dans nos grandes universités catholiques, continuent d'étudier le problème des missions, car « c'est de la région des idées que descendent les grandes directives de l'action » (Pie XI). Et quelle action peut être plus convenable à des catholiques que leur concours effectif à la réalisation de la note de catholicité de leur Eglise. La missionologie prend vraiment les perspectives d'un programme d'action catholique.

J.-M. LAFRANCE, O. P.

L'esprit des Croisades (1)

Mesdames et Messieurs,

La chevaleresque aventure des croisades dont j'ai à vous parler est peut-être l'un des faits his-

(1) Discours prononcé à l'Heure catholique de la Radio, poste CKAC, le 14 avril 1935.

toriques sur lequel ont été portés les jugements les plus curieux, les plus contradictoires. Les uns y voient une superbe épopée mystique, d'autres, selon une formule familière à la science contemporaine, la résultante d'un phénomène de foi collective... Pour plusieurs, l'aspect miraculeux, quasi divin les frappe davantage ; il reste cependant un certain nombre de chroniqueurs qui trouvant comme un malin plaisir à découvrir les dessous de cette histoire, les petites intrigues, les ambitions mal déguisées, et, à côté d'élans spontanés et généreux, les retours par trop intéressés et mesquins de ces gens compliqués de croyance et de crédulité, de ruse presque naïve au milieu d'envols chevaleresques qu'étaient particulièrement les Francs du Moyen-âge. Le plus étonnant, c'est qu'il y a un peu de tout cela dans cette magnifique équipée pour la conquête du tombeau du Christ. Il y a de la foi, beaucoup de foi, du courage, de l'héroïsme même. Il y a des ambitions de conquêtes, des ruses ou des tricheries diplomatiques, des faiblesses voire des trahisons. On y découvre partout la double empreinte des œuvres d'inspiration divine accomplies par des hommes. Le danger c'est que l'histoire soit adaptée au tour d'esprit de l'historien, qu'elle porte la marque de ses sympathies, des préjugés qu'il cultive, des idées qu'il défend ; on comprend qu'un Voltaire ne jugera pas les croisades comme un

Joseph De Maistre ... Le danger c'est de substituer à l'âme des faits l'esprit ou le cœur de l'historien. Et, chose curieuse en matière historique autant que philosophique, on retracera dans les questions controversées autant d'opinions défendues qu'il se trouve pratiquement d'opinions possibles.

Mesdames et Messieurs, je ne veux pas fermer délibérément les yeux sur cet aspect des croisades où l'on voit aux prises des hommes avec leurs ambitions d'hommes, leurs intérêts, leurs rivalités car je sais bien que les croisades ont été conduites par des hommes. Mais je ne céderai pas non plus aux plaisirs faciles de rechercher à travers le labyrinthe des faits le jeu compliqué du va-et-vient des passions et des intrigues. Ce qui m'intéresse avant tout c'est de découvrir au-dessus de l'histoire, l'âme même de cette passionnante histoire, son idée de premier plan, son esprit incarné dans ses chefs, ses prédicateurs et ces masses de peuples qui sous leur inspiration se mirent en branle vers l'Orient.

Je n'hésite pas à affirmer en toute liberté d'esprit après une lecture attentive et soucieuse des documents historiques que la pensée première des croisades fut une pensée de foi renforcée par ce sentiment si fort au Moyen-âge de la solidarité dans la foi.

Depuis longtemps déjà, bien avant Urbain II

le premier initiateur des Croisades, l'opinion était fortement travaillée en Occident par une espèce de sentiment de pitié pour les Chrétiens d'Orient. Personne n'ignorait que depuis que les Lieux Saints étaient tombés sous la domination des Turcs, après le protectorat de Charlemagne, des rois de France et des empereurs de Constantinople, les Chrétiens d'Orient étaient soumis à de continuelles vexations que narraient couramment les pèlerins de Terre-Sainte : églises dévastées, chrétiens ruinés, chassés de leur demeure, odieusement emprisonnés, torturés et même mis à mort.

D'autre part, à cette époque de foi vivante et combative, le sentiment religieux des peuples poussé même jusqu'au mysticisme pouvait-il tolérer que cette terre sacrée qui avait vu les faits et gestes du Christ, qui avait été arrosée de son sang et où se trouvait encore son tombeau, témoin de sa glorieuse Résurrection, demeurât aux mains des infidèles.

Le Pape Urbain II n'inventa donc pas l'idée de la croisade. Il proclama ce qui était près d'arriver. Il fit jaillir l'étincelle qui couvait sous les cendres. Il devina les désirs secrets et provoqua d'un seul coup l'irrésistible élan des cœurs et des volontés. Je n'en veux de preuve que le formidable succès de ces prédicateurs dont les noms nous sont parvenus nimbés d'une gloire quasi fantas-

tique : Pierre l'Ermitte, saint Bernard, Foulque de Neuilly, succès inexplicable sans cette connivance tacite des aspirations trop longtemps contenues des peuples. Car, c'est la foule qui crée l'orateur et quand le peuple a besoin d'entendre une vérité, d'être secoué et emporté par un verbe puissant, il est rare qu'il ne trouve pas quelque homme de génie pour proclamer cette vérité et l'élever pour ainsi dire au-dessus de lui-même. C'est un fait, et même avoué des historiens les plus hostiles, que l'Europe fut littéralement prise d'assaut dès l'origine des croisades par la parole enflammée de ses prédicateurs. Rien ne put résister au courant magnétique qui s'établit : gentils-hommes, princes, rois, les moins audacieux et les plus hésitants comme Conrad d'Allemagne, tous furent emportés par le vœu unanime des peuples au cri de : Dieu le veut, Dieu le veut.

Mesdames et Messieurs, je lis dans un article paru récemment annonçant une nouvelle « Histoire des Croisades » ! « L'image d'Epinal avant la lettre qui nous montre l'éloquent Pierre l'Ermitte prêchant la croisade et déterminant par une parole enflammée l'immense foule des croyants à se précipiter sur la route de Jérusalem pour aller retirer le tombeau du Christ des mains infidèles, c'est assurément de la poésie. Mais, si belle qu'elle soit, cette poésie pour qui aime comprendre a le tort de substituer le fait du miracle à l'ex-

plication réelle des causes et à la connaissance des raisons ». Pierre l'Ermitte n'aurait été, d'après René Grousset, que « l'instrument d'une décision longuement réfléchie et politiquement prise à Rome par le pape Urbain II en vue d'élargir outre-mer, le pouvoir et peut-être même les possessions du Saint-Siège », etc. En somme les croisades n'auraient été, d'après cet auteur, qu'une aventure politique, la sauvegarde des Lieux Saints, un prétexte, le miracle et les miracles des croisades, de la pure poésie ...

Mesdames et Messieurs, je vous avoue que c'est très fort comme nouveauté et original comme conclusion. Il importe de temps à autre, paraît-il, de donner aux problèmes historiques un tour plus neuf. Nous avons été vraiment par trop naïfs de nous attacher à cette vieille légende d'une croisade de foi et à cette poésie simpliste des miracles. Voilà quelqu'un d'intelligent, qui aime comprendre, qui va nous découvrir le fond de l'affaire, qui en a pénétré les arcanes, qui en a surpris les personnages en leurs comportements, en leurs vœux secrets, en leur machiavélisme enfin, qui va nous fournir l'explication réelle des causes, et va substituer à son tour la science à la poésie.

J'ai grand'peur en tout cela qu'à vouloir trop prouver on ne prouve rien du tout. J'ai grand'peur qu'à vouloir reléguer au second plan ce fait in-

déniable d'un élan spontané de la foi des peuples occidentaux pour la conquête des Lieux Saints, l'histoire des croisades ne devienne plus qu'une série de faits, une belle légende de chevalerie sans cause ni but. L'histoire qui ne veut expliquer les événements que par l'étude de leurs causes prochaines n'est plus de l'histoire. L'histoire qui ignore sciemment les réalités spirituelles évidentes, aboutit à un matérialisme identique à celui du savant qui n'accorde confiance qu'à ce qu'il tient au bout de son scalpel. Enlevons pour un moment la puissance de l'idée religieuse qui a présidé à l'origine et au développement de cette magnifique croisade, que reste-t-il ? Une simple entreprise politique d'expansion territoriale ? Croyez-vous qu'un tel motif eût été suffisant à mettre en marche ces armées innombrables composées des éléments ethniques les plus disparates, à coaliser tant de peuples de langues et de mentalités si diverses ? Croyez-vous qu'en une croisade de ce genre la diplomatie la plus raffinée et la plus experte n'eût pas sombré dès l'origine au premier choc des intérêts divergents, des vieilles rancunes politiques dans le désaccord ? Quelle idée, quelle force autre que la foi, quelle perspective autre que les Lieux Saints pouvait pour ainsi dire jeter dans les bras de l'Eglise en les réconciliant, ces trois grandes nations ennemies d'hier et rivales de toujours, l'Angleterre, la France et

l'Allemagne.

Sans doute, Mesdames et Messieurs, l'histoire a bien le droit de chercher à découvrir les motifs secondaires qui vinrent se greffer à l'idée inspiratrice de ces croisades de foi. Personne ne croit que parmi ces quelques centaines de mille hommes qui composèrent ces armées d'expédition, tous furent animés des motifs les plus purs et que tous persévérèrent dans leurs dispositions initiales. A côté de l'esprit de foi, des mobiles moins nobles animèrent évidemment beaucoup de croisés : marchands séduits par la perspective de nouveaux débouchés à leur commerce, chevaliers attirés vers l'Orient par l'espoir des pillages et des batailles ... Il y eut le mirage de Constantinople qui hantait déjà l'imagination des Occidentaux, l'esprit d'aventure et de conquête d'un grand nombre de princes et de barons et tous ceux qui, après avoir cru d'abord « n'écouter que l'appel de la croix, commencèrent à entendre une fois enrôlés l'appel de l'Orient aux mille voix fabuleuses et mystérieuses » ... Que sais-je encore, toutes ces petites raisons intéressées qui se mêlent quotidiennement à nos actions les meilleures et dont se sert parfois la Providence pour arriver à ses fins, elle qui selon la pensée de saint Augustin ... sait tourner le cours des événements en tirant du mal un plus grand bien.

Mais l'âme des croisades n'était assurément

pas là. C'est dans l'esprit du siècle qui les produisit qu'il faut la rechercher, dans l'esprit de l'Eglise qui les inspira, dans le cœur de ses chefs, papes, rois, princes, chevaliers ou prédicateurs, les Urbain II, les Pierre l'Ermite, les saint Louis, les saint Bernard et dans cette immense foule anonyme qui brisa les résistances pour tout entraîner au courant de sa volonté implacable.

C'est donc là, comme dans l'histoire de chacune des croisades que nous découvrirons l'esprit qui les anima toutes.

Nous devons la première à l'initiative du pape Urbain II. On le représente comme un homme doux et aimable qui séduisait au premier abord ceux qui l'approchaient. Moins fortement trempé que son prédécesseur Grégoire VII, il se montra néanmoins d'une grande fermeté tempérée de douceur devant les ambitions immodérées de Henri IV d'Allemagne et les pratiques immorales du roi de France. C'est ainsi qu'au Moyen-âge l'Eglise usait de sa puissance pour conserver les rois dignes de leurs peuples en donnant aux peuples confiance dans ses rois.

Le Souverain Pontife choisit pour le représenter à la croisade son légat Adhémar de Montmel. Tous les historiens, même les moins suspects de partialité à l'égard de l'Eglise reconnaissent qu'il fut l'âme de la croisade et que nul plus que lui ne contribua à apaiser les conflits, à maintenir

la concorde, à donner confiance à tous. « L'exemple de sa piété dit Mourret et en particulier de sa dévotion envers la sainte Vierge dont il faisait porter la bannière devant lui, rayonnait autour de sa personne ».

Auprès du peuple le prédicateur Pierre l'Ermite exerça le plus extraordinaire ascendant. Il connaissait bien les Turcs pour avoir été lui-même victime de leurs cruautés. « Maigre, la figure émaciée et encadrée d'une longue barbe grise, portant sur sa tunique de laine, un froc de moine », il parcourt la France et la gagne si bien que, dit Guilbert de Nogent, l'âne même qu'il montait avait part à la vénération dont on entourait son maître.

Telles sont les trois grandes figures qui représentaient l'Eglise à la première croisade. L'armée régulière fut assez heureuse de trouver, elle aussi un grand chef militaire dans la personne de Godefroy de Bouillon. C'était un robuste chevalier à la large poitrine et à l'attitude mâle, mais dont « la bonté transparaissait dans la douceur de ses yeux bleus, dans les traits fins de sa figure blonde, dans l'harmonie gracieuse de sa voix ». Bien qu'ayant hérité de son père d'une nature belliqueuse, l'ardente piété qu'il tenait de sa mère éveilla son courage, voire son héroïsme à l'occasion des croisades et il résolut, après avoir vendu ses biens patrimoniaux, de ne pas laisser

une aussi sainte cause qu'il n'ait baisé les traces du Christ et pleuré sur son tombeau. Et nous verrons comment jusqu'au bout, il sut tenir parole.

Et le peuple ... l'âme de cet immense peuple des croisés, Mesdames et Messieurs fût-elle moins noble que le cœur de ses chefs ? « Rien de plus désintéressé, dit le Marquis de Vogüë, que ces croisés de la première heure, ce paysan de France qui se levait à la voix de Pierre l'Ermite ; le petit gentilhomme de Provence ou de Picardie, qui vendait son modeste domaine pour prendre la croix ne songeait guère à se tailler un fief dans les terres inconnues de l'Orient ; il obéissait aux impulsions de sa générosité et de sa foi ; la seule terre qu'il ait conquise est celle où reposent ses restes, oubliés et délaissés au bord de la longue route qu'il a jalonnée de ses os blanchis, de la Loire au Jourdain. Et, dit Guilbert de Nogent, « à tous les châteaux, à toutes les villes qu'ils apercevaient sur le chemin, ces pauvres croisés tendant leurs mains demandaient si ce n'était pas encore là cette Jérusalem vers laquelle on se dirigeait ».

Mesdames et Messieurs, il m'est impossible en ces courts instants de vous raconter tous les exploits des croisés en Terre Sainte dans cette première croisade. Vous en connaissez maintenant les personnages de premier plan. Voyez les

plutôt se diriger au milieu de tous les dangers, par centaines de mille la plupart à pied apportant leur bagage sur des charettes traînées par des bœufs en route vers le terme ultime de leur pèlerinage, le Tombeau du Christ. A tout instant ils sont retardés par les incidents les plus fâcheux. En Hongrie, ce sont les gens de la contrée qui les dépouillent de leurs armes, de leurs provisions pour leur faire subir d'odieux traitements. Plus loin des Bulgares leur enlèvent leurs chariots, leurs équipages et font un massacre de sept mille pèlerins. Vont-ils se venger... Ils répriment leur premier mouvement et réflexion faite, dit Guillaume de Tyr ils se dirent : « C'est pour le Christ que nous avons pris les armes, laissons le Christ venger lui-même l'offense faite à ses serviteurs » — Mais à Constantinople ils sont moins édifiants. Toute une troupe d'aventuriers impatients de combattre, commencent de se livrer au pillage de la ville. L'Empereur Alexis leur fait traverser le Bosphore et là, pour leur châtiment, une grande partie de l'armée des paysans est massacrée par les Turcs ou périt de faim et de soif.

L'armée régulière, composée de princes, de barons, de nobles fut en réalité plus heureuse. Après avoir été plusieurs fois trompés par l'empereur de Constantinople, les croisés rejetèrent son alliance et d'eux-mêmes coup sur coup s'emparèrent de Dorylée et d'Atioche. C'était la der-

nière étape et quelques mois après cette victoire ils se trouvèrent enfin devant Jérusalem. Leur joie fut indescriptible. Un seul cri s'échappa de toutes les poitrines : « Jérusalem, Jérusalem ». Tous ces guerriers tombaient à genoux, pleuraient, baisaient la terre foulée par les pas du Fils de Dieu. Un mois plus tard, Jérusalem tombait aux mains des chrétiens.

Mesdames et Messieurs, c'est à dessein que je me suis attaché dans cette première causerie à vous faire connaître l'esprit des croisades plutôt que de vous en tracer un récit détaillé. Car, remarquez-le bien, l'histoire a comme la littérature et la philosophie, sa poésie et son éloquence et c'est par cet esprit de cette âme encore plus que par des faits isolés, des événements ou des dates, qu'il importe de la juger et d'en tirer une leçon de sagesse. Or, je me demande en terminant quel est l'historien qui, voulant sincèrement s'inspirer des documents authentiques les plus irrécusables pour en user avec impartialité, ne conclurait pas avec nous par ce simple souci naturel à tout honnête homme de faire connaître la vérité que les croisades, bien qu'entachées par des personnages de second plan de faiblesses et de défaillances, furent dans leur ensemble dirigées par des hommes droits et sincères, par des Pontifes au désintéressement et à l'intégrité hors de tout soupçon, par des orateurs au verbe puissant, parce que

trempé de convictions et d'esprit de foi, par des princes et des rois conscients de leur responsabilités morale ou providentielle ... et que là s'écrivit peut-être l'un des plus beaux faits d'armes de l'esprit chrétien, la plus chevaleresque épopée du Moyen-âge, l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Eglise.

Thomas-M. LAMARCHE, O. P.

L'Esprit des Livres

Mgr PAULOT. — « Le message doctrinal de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à la lumière de saint Paul ». Les Editions du Cerf. Juvisy (Seine-et-Oise). 1934.

La doctrine de la Sainte de Lisieux compte déjà plus d'un commentateur. Ne lui aurait-on pas fait dire plus de choses que n'en contiennent les intentions discrètes de la petite Carmélite ? Il n'en est rien : Un théologien de mérite apporte dans le « Message doctrinal », ce qu'il faut pour dissiper toutes les préventions. Cette toujours consolante doctrine du Corps mystique y est mise en relief non plus dans son austérité scolastique, mais par son côté émouvant et tendre, celui de « l'adoption filiale ».

Le Pater, dont un psychologue a fait « le principe de la grande nostalgie chrétienne », se révèle ici plutôt comme le « centre » d'une mystique suave et forte à la fois. « Nul

ne vient à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire », tel est « le point d'horizon d'où naîtront toutes les perspectives... » Le volume de Mgr Paulot saura admirablement tirer des écrits de Thérèse une illustration de cette parole déjà exploitée par saint Paul. Un parallèle entre le véhément Apôtre et la petite fleur semblerait hardi, si un trait commun ne leur favorisait une intime fusion. Tous deux confirment le témoignage de Benoît XV : « que l'enfance spirituelle exclu en fait le sentiment de superbe et suppose un confiant recours à la Providence ». Mais enfance ne dit pas faiblesse :

« *Je veux t'aimer comme un petit enfant* » ;

« *Je veux lutter comme un vaillant guerrier* ».

Ajoutons : Humilité, confiance et sens filial ; Dieu au dehors ; Esprit-Saint au dedans ; Amour possesseur ; simplicité unificatrice. Enfin, la paisible contemplative est mise en regard du monde dans son va-et-vient.

Voilà ! A vrai dire, l'ordre logique de cet exposé est impeccable ; n'empêche qu'en scrutant la table des matières, le lecteur souhaiterait un plan classique plus rigoureux. Puis, en passant : l'expression « chérubin candide » est légèrement surfaite, même à l'adresse des plus charmants bébés. Quant à « l'esprit filial à l'état d'instinct » de la page 40, il semble identifier filiation naturelle et filiation adoptive qui nous rend déiformes. Mais n'insistons pas. Le haut enseignement théologique de ce « Message » entendra sûrement l'écho lui répondre de près et de loin, dans les âmes qui vibrent à l'unisson de la petite Thérèse et de son sympathique interprète.

S.-M. Viau, O. P.

A. GARDEIL, O. P. — « *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne* ». Les éditions du Cerf.

Le R. Père H.-D. Gardeil, dominicain du Saulchoir,

vient de publier une retraite prêchée par son oncle, le père Ambroise Gardeil, O. P., l'auteur de *La structure de l'âme et l'expérience mystique*.

En 1923, ce frère prêcheur entretient ses sœurs en S. Dominique d'une doctrine sur laquelle il a beaucoup médité, écrit et prêché : les sept dons du Saint-Esprit et les béatitudes. Selon son habitude, il laisse en exposant cette doctrine parler avec abondance son cœur d'apôtre sans demeurer esclave de son manuscrit. Mais une de ses auditrices recueille le texte de cette retraite ; le P. A. Gardeil le revoit soigneusement et c'est cet exposé complet sur la doctrine des dons du Saint-Esprit et des béatitudes qui nous est offert dans ce livre intitulé avec raison : *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne*, car selon l'enseignement traditionnel contenu dans le Catéchisme du concile de Trente (Première partie, ch. 9) « ces dons du Saint-Esprit sont pour nous comme une source divine où nous puisons les préceptes de la vie chrétienne ».

Mais hélas comme cette source divine de la vie chrétienne est peu connue ! Sans doute pour l'avoir appris à l'école en étudiant le catéchisme, nous savons qu'il y a sept dons du Saint-Esprit ; mais prenons-nous assez conscience que ces dons placent notre vie chrétienne d'une façon permanente et habituelle sous la direction immédiate de l'Esprit-Saint et viennent en aide à nos vertus chrétiennes incapables par elles-mêmes de nous conduire au salut éternel ! Sans doute nous connaissons un peu l'effet de ces dons, mais soupçonnons-nous qu'avant d'être confirmés nous possédons déjà en notre âme les sept dons du Saint-Esprit avec la grâce sanctifiante et les vertus chrétiennes ! Si à de bons catholiques qui se rappellent leur catéchisme nous disions : « le sacrement de Baptême a déposé dans votre âme les sept dons du Saint-Esprit et la Confirmation est venue les augmenter », quelle surprise ils éprouveraient peut-être !

Et pourquoi des catholiques vivent-ils sous l'impression que les dons du Saint-Esprit nous sont donnés par la Confirmation et non par le Baptême ? C'est que certains catéchismes l'enseignent. Si leurs auteurs avaient été formés dans des manuels de théologie morale parfaitement thomistes où le côté positif de la vie chrétienne — la grâce des vertus et des dons — est plus étudié que son aspect privatif — le péché — ils auraient suivi la doctrine commune ; l'infusion des sept dons du Saint-Esprit aurait été placée dans le chapitre des effets du Baptême, tandis que leur augmentation aurait été mentionnée parmi les effets de la Confirmation et des autres sacrements qui augmentent la grâce des vertus et des dons.

D'ailleurs le catéchisme de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation est très juste sur ce point de doctrine. Et en lisant « Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne » par le père A. Gardeil, il nous fait plaisir de constater que ce théologien thomiste insiste sur ce fait que les dons du Saint-Esprit nous sont donnés par le sacrement de Baptême avec la grâce sanctifiante et les vertus chrétiennes.

Ce livre du P. A. Gardeil n'est pas un exposé spéculatif des dons du Saint-Esprit et des béatitudes qui leur correspondent. — Ceux qui veulent lire sur la matière des volumes de ce genre feront bien d'approfondir la doctrine de saint Thomas d'Aquin, le célèbre commentaire qu'en a fait son disciple Jean de Saint-Thomas et l'article du P. A. Gardeil dans le dictionnaire de théologie catholique, IV, col. 1728-1781. C'est avant tout un exposé pratique et très simple de cette doctrine sous forme de conférences spirituelles.

A toutes les âmes soucieuses de connaître et d'utiliser pour leur perfection cette source divine de vie chrétienne que l'on appelle les dons du Saint-Esprit, je conseille fortement la lecture de ce petit livre de 182 pages. Comme

œuvre de vulgarisation, c'est le traité le plus court, le plus complet et le plus concret que je connaisse sur la matière.

Ce volume enfin met à la portée de tous : prêtres, religieux laïques la doctrine catholique sur les dons du Saint-Esprit et les béatitudes. Puisse-t-il se répandre rapidement dans le clergé, les communautés religieuses et le monde chrétien ! A tous il fournira pour nourrir leur vie d'oraison non pas une doctrine à l'eau de rose, mais une doctrine riche et solide ; à tous il fera connaître cette source de vie chrétienne que le Baptême a déposée en eux ; à tous il offrira une aide pour être plus dociles au grand Directeur spirituel de leur âme : le Saint-Esprit.

R.-M. Bédard, O. P.

H. RIONDEL, S. J. — « *Pax vobis* » — *Aux âmes inquiètes* ». Deuxième édition, P. Lethielleux, Libraire-Editeur, 10 rue Cassette, Paris.

« *Pax vobis* ». C'est ainsi que Jésus, le maître incomparable, saluait ses disciples et ses amis, lorsqu'il s'approchait d'eux ; c'est par cette délicieuse parole qui console et rassure que le R. P. Riondel, S. J. aborde les âmes inquiètes et tourmentées par les tentations et les scrupules. Il se propose de les aider à conquérir cette paix qui, au milieu des plus cruelles épreuves, donnera la sérénité à leur esprit, la tranquillité à leur âme, la joie à leur cœur ; cette paix qui est non seulement le plus grand bien que nous puissions recevoir en ce monde, mais encore un gage et un avant-goût de la félicité qui nous est réservée dans l'autre.

Pourquoi d'ailleurs redouter cette conquête ? La paix de l'âme est-elle un don réservé, dont Dieu est avare et qu'il n'accorde qu'à quelques privilégiés ? Est-elle incompatible avec la lutte, avec un tempérament porté à l'inquiétude et à l'abattement ? Il n'en est rien et ceux-là ne tom-

beront pas dans cette erreur qui liront et méditeront le beau livre du P. Riondel.

Pour les aveugles, il sera la lumière ; pour ceux qui chancellent, la fermeté ; pour les abattus, le relèvement ; pour les malades, le remède ; pour tous un guide sûr d'acquérir et de conserver la paix.

Rosaire Hamel, O. P.

Henry LAUREYS. — « La Technique de l'exportation ». — Editions Albert Lévesque. Montréal, 1935. \$1.25.

Le commerce d'exportation a toujours apporté la richesse à ceux qui s'y sont livrés avec audace et méthode. L'histoire est remplie de faits qui le démontrent. Ainsi, au moyen âge, la puissance des cités italiennes repose toute entière sur la fortune des marchands qui approvisionnent le monde méditerranéen. Elle croule dès que le Portugal et les Pays-Bas trouvent le moyen de s'affranchir du monopole séculaire. Plus tard, l'Angleterre bâtit sa prépondérance sur le trafic maritime et, pendant près d'un siècle, elle est le fournisseur et le banquier du monde.

Dans notre pays même, le commerce extérieur a joué un rôle important. Au début, nous avons exporté des fourrures, puis du bois, puis du blé. A ces trois stades correspondent des étapes différentes de notre évolution économique. Pendant la guerre de 1914, nous avons tiré d'énormes ressources de nos échanges avec l'Europe, qui importait sans arrêt tout ce que sa population ne pouvait plus produire : matières premières, munitions, produits ouvrés. La paix conclue, des concurrents mieux outillés, mieux formés nous ont évincés et nous n'avons guère conservé que des débouchés de plus en plus restreints pour nos matières premières.

Depuis longtemps, M. Laureys fait valoir les désavantages de notre effort trop spécialisé. En 1927, par exemple, dans son volume sur « La Conquête des marchés extérieurs », il s'élevait contre le manque d'initiative de nos exportateurs et il prévoyait la situation difficile qu'ont déclanchée la crise de 1929, les contingentements et les prohibitions d'importation, fruit d'un nationalisme économique hypertrophié. Sous le titre « L'effort à faire », il écrivait ceci : « La nécessité, et j'ajouterais même l'urgence, pour nous, de développer le commerce d'exportation de nos produits fabriqués est suffisamment démontrée par ce qui précède.

« Toutefois, pour réaliser ce légitime désir, il nous faudra conquérir de haute lutte les débouchés dont nous avons besoin à l'extérieur. Or, cela présente bien des difficultés. Concurrents, sur les marchés du monde, de pays rompus depuis longtemps au commerce d'exportation comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ou de pays, tels que les Etats-Unis, nouveaux venus dans ce domaine mais qui ont su très vite s'initier aux méthodes des précédents et, souvent même, les perfectionner, notre tâche n'est certes pas aisée ! Avec de la compétence, de l'initiative, de la ténacité, du travail consciencieux et méthodique, il est toutefois possible d'en venir à bout. En une quinzaine d'années, les Américains, bien servis par les circonstances, il est vrai, ont plus que doublé leur commerce d'exportation de produits fabriqués. Ils nous donnent un exemple salutaire, sachons en profiter ! »

Huit ans plus tard, M. Laureys revient sur le sujet en l'approfondissant avec un nouveau livre consacré à la technique de l'exportation. Cette fois, il ne se contente pas de dire ce qu'il faudrait faire, il explique comment procéder. Il y consacre un volume de 345 pages, rempli de

renseignements très complets sur les organismes d'exportation, les conditions de vente, le financement des opérations, le crédit, la publicité, les méthodes de transport, l'assurance. Ce qui frappe, dès qu'on ouvre le livre, c'est la précision des détails, la clarté de l'exposition et la sûreté de la documentation, qui permettent de suivre la marche des opérations.

Cet ouvrage est une excellente contribution aux travaux économiques sur notre pays. Il servira aux élèves de l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, à qui il était originellement destiné ; mais il sera également très utile aux praticiens et à ceux qui comprennent difficilement le mécanisme du commerce extérieur parce que les aspects les plus élémentaires comme les plus complexes du sujet leur échappent. Nous en recommandons la lecture, persuadé qu'on y trouvera des solutions aux problèmes que soulève une des branches les plus instables, mais les plus fructueuses des échanges commerciaux.

Gérard Parizeau

Gérard PARIZEAU. — « L'Assurance contre l'incendie au Canada ». — *Evolution pratique* — *Vocabulaire*. 1 Vol. 250 pages. Editions Albert Lévesque, série Documents économiques, Montréal, 1935. Prix : \$1.00.

Monsieur Gérard Parizeau est un jeune professeur de l'École des Hautes Etudes Commerciales, assidu à sa tâche, méthodique, creusant son cours et clarifiant sa matière sans souci apparent de révolutionner la planète. Seulement comme c'est un esprit délié, s'exprimant avec une naturelle élégance, et qu'on le rencontre aux principales manifestations de l'art et de la pensée, on n'éprouve aucune surprise à le voir irradier sa science dans un volume montrable. (J'em-

ploie ce terme aux intentions des critiques qui n'attendent rien de plus et à peine cela des écrivains du terroir).

Il s'agit alors, comme nous y invite la feuille d'annonce, de *montrer* ce volume au personnel des bureaux d'assurance, aux agents solliciteurs, aux avocats, aux notaires, aux hommes d'affaires et aux simples lecteurs curieux de choses économiques. Je laisse aux techniciens le soin d'en apprécier le détail. Mais il y a dans le choix même du sujet, dans la façon de le circonscrire et de le présenter, un exemple, un précepte vécu à l'usage de tous nos économistes.

Ce qui s'impose à l'heure actuelle, dans le domaine économique, ce n'est pas l'histoire générale des événements ni un exposé complet des systèmes employés ici où là, mais la mise en lumière de théories applicables ou déjà appliquées en ce pays. Le reste équivaut à une perte de temps irritante, plus ou moins dangereuse. Nos principaux économistes l'ont compris, c'est pourquoi le livre de M. Parizeau s'insère avec bonheur dans une lignée due à la plume de MM. Montpetit, Laureys, Bélisle, etc.

Nous voici donc cette fois en possession d'un véritable manuel de l'Assurance contre l'Incendie au Canada. Tout superflu est élagué ... *Le système*, ici, c'est l'exposé et l'application du code régissant cette matière ; *l'histoire*, c'est l'évolution pratique qu'il a subie depuis 1835, les Chambres jusque-là n'ayant pas jugé à propos d'intervenir dans la formation des sociétés mutuelles. L'enquête nous mène du puits familial aux premiers essais de coalition contre les incendies. Une gravure hors-texte reproduit l'en-tête d'une des premières polices (No 191) de « L'Assurance Mutuelle contre le feu du Comté de Montréal ».

Désormais la voie de l'intervention est tracée. La loi du 19 mai 1860 en sanctionne le principe « qui sera repris et étendu en 1868, quand la centralisation administrative

aura donné au Parlement de la nouvelle fédération le goût et le pouvoir d'intervenir dans tous les domaines dont relève le bien général » (p. 38). M. Parizeau suit pas à pas le progrès de la législation, ce qui donne à son livre une portée juridique et sociale du plus vif intérêt. En même temps la statistique, qu'il manie *ad sobrietatem*, lui permet de décrire l'expansion de l'assurance contre l'incendie depuis 1868 et de souligner « la formidable importance de ce commerce et la place qu'il occupe dans la vie économique de notre pays » (p. 73).

L'auteur consacre la partie de son ouvrage à la fixation du vocabulaire français dans une matière où l'anglais couvre les textes imprimés, où l'anglicisme plus qu'ailleurs fleurit la conversation. Sa propre langue, filtrée avec soin, sert d'exemple aux assureurs et aux assurés.

Enfin l'unique appendice reproduit les textes de loi relatifs à l'assurance contre l'incendie dans notre Province.

De sorte que nous avons là sélectionnés, groupés et agencés, tous les éléments qui forment le bon manuel. Et cela peut-être sans intention formelle de l'auteur ! Ce qui serait une des raisons de son succès.

M.-A. Lamarche, O. P.

Georges BUGNET. — « La Forêt ». — Roman.
Les Editions du Totem, Montréal, 1935. Prix,
\$0.75.

La terre conquise ou désertée semble avoir procuré jusqu'ici à la littérature canadienne française sa source la plus féconde et la plus authentique d'inspiration romanesque. Cela tient aux sympathies intimes qui ne cessent d'unir chez nous la culture normale de l'homme à la culture du sillon. Peuple de laboureurs à l'esprit latin — je tiens à cette formule — nous ne produisons convenablement dans le domaine de l'esprit que dans la mesure où nos œuvres

exploitent ce riche courant de tradition. On l'a écrit au sujet de « La Rivière à Mars » et le nouveau roman de M. Georges Bugnet, l'étrange et méditatif auteur de « Siraf », confirme cette opinion.

Imaginez un jeune intellectuel de France, jusque là reporter pour un grand journal de Paris, pénétrant hardiment dans la forêt de l'Ouest canadien avec l'intention d'y faire rapidement fortune. Il n'est marié que depuis quelques semaines et sa jeune femme ignore tout des pénibles conditions du défricheur. Grâce à l'aide généreuse et avérée de charitables voisins canadiens le couple s'installe tant bien que mal. Rien de plus prenant que le contraste établi dès les premières pages entre la juvénile ardeur de ces colons improvisés et les brutales exigences de la besogne en perspective.

« Faire de la terre », le père Chapdelaine en parlait avec une flamme dans les yeux et la mère, les deux poings sur les hanches, approuvait toujours les idées de son homme. Ils étaient de race ceux-là. Mais ici pendant que Roger Bourgouin s'attaque courageusement aux arbres de la forêt, Louise éprouve un insurmontable ennui. Elle accomplit ses devoirs d'épouse, mais son cœur n'y est pas, il n'y sera jamais. La forêt qui réclame tous les efforts de Roger durcit ses mains et altère la délicatesse de ses sentiments. Louise en souffre ; elle a épousé le jeune homme, mais refuse d'épouser maintenant le rêve auquel il s'est donné tout entier. Roger devient hésitant ; quand la femme n'y est pas le courage de l'homme s'effrite. Lequel l'emportera, le rêve du défricheur ou l'amour de la jeune femme ? Une première maternité apporte quelque diversion en partageant les sentiments de Louise. Les eaux cependant continuent de cheminer sous terre jusqu'à ce que de malheureuses circonstances dont la plus tragique est la noyade de l'enfant obligent le jeune ménage à bout de courage et

d'argent à chercher ailleurs de meilleures conditions d'existence.

Les moindres phases de ce récit sont retracées avec une délicatesse de touche qui révèle l'écrivain en pleine possession de ses moyens : nul indice de tâtonnement, point de remplissage descriptif ou spéculatif, nulle enjambée déconcertante à travers le temps ou l'espace, aucun figurant ; mais de véritables personnages vivants et évoluant dans une belle unité de lieu et de temps victimes de circonstances qui échappent totalement aux fantaisies arbitraires de l'imagination.

Il me faudrait par exemple trois fois trente lignes pour écrire ce que je pense de la famille Roy les voisins canadiens de Roger Bourgouin. De nobles cœur que M. Georges Bugnet fait s'exprimer en vieux ou en mauvais Français mais dont l'obscur dévouement à une besogne aussi rude que peu rémunératrice se retrouve à l'origine de toutes les familles saines, fortes et joyeuses. D'ailleurs l'auteur n'a pas dissimulé une visible sympathie facilement partagée pour ces rudes colons dont la simplicité, la philosophie et jusqu'au langage semble l'avoir intéressé. Je crois même qu'il a mis sur les lèvres de madame Roy quelques unes de ses idées les plus chères. « Moi, de prendre une terre et de se battre avec elle pour voir qui c'est qui aura le dessus et de voir comment ça va virer, j'ai toujours trouvé qu'il n'y a rien de plus excitant que ça ... Pour faire de l'argent, c'est corréque, on peut pas dire qu'on a fait de l'argent. Mais on vit tout de même, pareil. Et puis, nous autres, on avait des enfants, des bons enfants. On n'a pas pu leur donner bien de l'argent, mais, pour une chose, ils n'ont jamais souffert de la faim. Ils sont tous forts et bien travailleurs. C'est la terre qui a fait ça pour eux. C'est fort, la terre, quand on est toujours à travailler avec elle. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il y en a pas mal

chez les voyageurs, et en masse dans les villes, que, le travail, c'est point surtout ça qu'ils cherchent... » (Pag. 117). Ailleurs madame Roy émet sur l'éducation des garçons certaines théories qui descendent en droite ligne de « Siraf » : — « Ah ! pour ça, comme de raison, sur une terre vous pouvez pas en faire des avocats. Mais, je vous le demande, c'est-y nécessaire ? La vie d'habitant, ma chère dame, moi je trouve rien au-dessus de ça. On n'y fait pas gros d'argent, certain. Mais ceux qui font gros d'argent et qui ont de l'instruction en masse, je vois point qu'ils en deviennent bien plus meilleurs. Un garçon, quand il comprend bien ses prières, quand il est honnête, c'est ça qui compte. D'être bon, voyez-vous, c'est encore mieux que d'être savant... » (Pag. 212).

Quant au reste, je me demande lequel est le plus limpide et le plus enchanteur, du sommet bleu d'une colline réfléchi par l'onde pure d'un lac ou de la manière d'écrire de M. Georges Bugnet.

A. Saint-Pierre, O. P.

R. P. MONSABRÉ, O. P. — « La Vierge Marie » — *Principaux extraits de ses œuvres*, recueillis par le Chanoine J. Chapeau. Lethielleux, Paris, 1935.

Le chanoine Chapeau, de Blois, concitoyen de Monsabré, lui a voué un culte qui ne se contente pas d'admirer. Son zèle depuis plusieurs années, se plaît à extraire les richesses accumulées dans les quarante-trois volumes déjà publiés et à les offrir aux lecteurs qui n'ont ni le temps ni l'argent de se procurer les œuvres complètes. Ce fut un succès en ce qui concerne « Le Mariage » et « La vie future ». Il a donc le droit de compter sur la même bienveillance populaire pour la monographie qu'il nous présente et qui est uniquement consacrée à « La Vierge Marie ».

Il nous semble inutile, et presque injurieux à la mé-

moire du célèbre prédicateur de Notre-Dame, d'ajouter qu'à côté des meilleurs traités de mariologie, ce nouvel ouvrage aura sa place de choix. Un simple regard sur la double table des matières, révèle « une véritable somme de théologie mariale qui, pour savante, solide et orthodoxe qu'elle soit, n'a pas, pour autant, l'allure et la sécheresse d'un traité didactique » (1). Ah ! qu'il nous est agréable de le proclamer, le Père Monsabré était plus qu'un orateur de haute envergure, et plus qu'un théologien qui facilement s'apparente aux plus orthodoxes de son temps, — les Freppe et les Cardinal Pie, le Père Monsabré était le plus pieux, le plus fervent, le plus filial des dévots de la Sainte Vierge. Toute sa vie en fut une de prière, et de prière intense à Marie. Aussi bien saisissait-il « toutes les occasions de louer, de faire connaître et aimer celle qu'il appelle dans ses Conférences *« le Paradis de l'Incarnation, le Chef-d'œuvre de la Rédemption »* (2). Qu'on veuille bien le remarquer, malgré ses journées surchargées par l'épuisant labeur d'études, de recherches, de composition, le Père Monsabré, non seulement ne se croyait exempté de son bréviaire, soit au chœur avec ses Frères soit en particulier, mais il s'était fait un devoir, — et d'aucuns assuraient que c'était par vœu, — de réciter chaque jour les quinze mystères du Rosaire et le Petit Office de la Sainte Vierge.

« Chaque samedi, quand il était à Paris, il faisait le pèlerinage de N.-D. des Victoires, y célébrait la messe votive de la Vierge, puis récitait un Rosaire entier, pendant qu'un cierge brûlait à l'autel privilégié. Quand il était au Havre (il habita surtout ce couvent), il faisait une fois par semaine, dans les mêmes conditions, un pèlerinage à Sainte-Adresse, au sanctuaire de N.-D. des Flots ».

(1) Avant-propos, p. 6.

(2) Ibid, p. 7.

Prêtres, religieux et simples fidèles trouveront dans « La Vierge Marie » une agréable et forte nourriture à la piété et dévotion envers la Mère des pauvres pécheurs.

H. Couture, O. P.

Abbé V. LEMAÎTRE. — « A l'Évangile tout d'abord ». — Beau volume in-8° carré de XVI-300 pages, illustré de hors-texte. — P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris, 1935. Prix franco : 16 fr. 25.

« Votre ouvrage — écrit le censeur chargé de son examen — s'adresse au grand public, à la moyenne, ecclésiastique et laïque, qui le lira avec fruit et agréablement ; l'abondance des citations, des traits anecdotiques, des autorités et des faits ... ne laissera pas que de faire impression ».

Monsieur Lepin, l'éminent professeur d'Écriture Sainte au Grand Séminaire de Lyon, écrit de son côté : « Beaucoup de traits instructifs, d'anecdotes édifiantes, de conseils judicieux, d'exhortations vibrantes, où l'on sent passer la flamme d'une âme toute apostolique ... Votre ouvrage me paraît de nature à intéresser et à faire beaucoup de bien ».

L'Archevêque de Reims remercie en ces termes l'auteur :

« Le titre de votre ouvrage est à lui seul un programme, qui doit être médité et qu'il faut suivre ... Les développements me paraissent répondre de tout point au programme et converger vers cette idée centrale que le salut est dans le retour à l'Évangile ... ».

Le R. P. Aug. Brault, Procureur des Pères du Saint-Esprit, déclare à son tour :

« J'ai lu avec avidité presque toutes les pages de votre livre. A cela rien d'étonnant ; il y a de la vie ; plus en-

core, il y a de la flamme. Et le tout est assez concret pour se faire lire de tous ; se faire retenir de la plupart ; ce qui est un beau résultat, je vous prie de le croire.

Au reste, le simple Sommaire de l'ouvrage invite à sa lecture :

L'Évangile, source de lumière et de vérité — source de bonté et de vertu — source de dévouement et de sacrifice — expression du beau et générateur d'Idéal — L'ÉVANGILE dans l'Histoire — Vers l'Évangile : nécessité, réalisation, méthode.

Accusés de réception

Les effets du Baptême — Le don de Dieu à ses enfants, par F. Cuttaz. 270 p. Les Editions du Cerf.

Tables des matières : Introduction — Ch. I. Incorporation au Christ. — Ch. II. Incorporation à l'Église et participation à ses biens. — Ch. III. Rémission des péchés. — Ch. IV. Infusion de la grâce sanctifiante. — Ch. V. Sublime idéal des baptisés. — Ch. VI. Grâce sacramentelle du Baptême. — Epilogue: Obligation de recevoir le Baptême et de le faire administrer aux enfants *quamprimum*. La dévotion au Baptême.

L'Église de Jésus, par l'abbé Henri Moillot. Préface du R. P. Et. Hugueny, O. P. 150 p. Les Editions du Cerf.

Table des Matières

(Premier semestre)

JANVIER

- La Direction, *Vers la liberté* 1
- R. P. Raymond-M. Voyer, O. P., *Sensibilité catholique et intelligence catholique* 5
- Dr Antonio Barbeau, *La méthode Ogino-Knaus — Du point de vue médical* 24
- RR. PP. Lamarche et Saint-Pierre, O. P., *Chronique de Littérature — Henri d'Arles — « La Rivière à Mars »* 33
- LE SENS DES FAITS. — Notre étude d'ensemble sur la Question juive, par le R. P. M. A. Lamarche, O. P. — L'Œuvre de Notre-Dame de Sion, par le R. P. R. Garrigou-Lagrange, O. P. — Congrès international de Droit, par le R. P. Aug. Leduc, O. P.
- L'ESPRIT DES LIVRES. — Loiano : *Institutiones theologiae moralis* (R.-M. C.) Maritain : *Sept leçons sur l'être et les premiers principes* (T.-M. L.) Pinault : *Discernement et culture des vocations* (R.-M. C.) Baussan : *De Montmartre aux Saintes-de-la-mer* (M.-A. L.) Bohler : *Sœur Marie-Agnès* (F.-M. C.) Accusés de réception.

FÉVRIER

- R. P. Benoît Mailloux, O. P., *Journées thomistes* 81
- R. P. Albert Saint-Pierre, O. P., *Les Juifs et les premiers chrétiens* 85
- R. P. Thomas-M. Charland, O. P., *Le salut des riches — Notes d'exégèse* 98
- Mlle Lucile Godin, *Pierre Mcleod — 1850-1901* 108
- LE SENS DES FAITS. — Autour d'une controverse religieuse, par Jean-Robert Bonnier. — Une pierre mystique. — Echos du mois, par le R. P. Lamarche, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Garrigou-Lagrange : *Le sens du mystère* (H. G.) Souilhé : *La philosophie chrétienne* (H. G.) Just : *Le Père des Prêcheurs* (A. M.) Barbeau : *Au cœur de Québec* (B. G.) Gibbons : *La foi de nos pères* (R.-M. D.) *Une vie dans le Christ* (H. C.) Dantin : *Poètes de l'Amérique française* (T.-M. L.) Riondel : *La Mère Jacoulet* (R.-M. D.) *Poètes de la famille au XXe siècle* (R. L.) *Grammaire latine de St-Sulpice*. Mlle Routier : *Les tentations* (T.-M. L.) Bugnet : *Siraf* (A. S.-P.) *Accusés de réception.*

MARS

R. P. M.-Ceslas Forest, O. P., *Avant le grand silence* 161

R. P. Raymond-M. Martineau, O. P., *Les Juifs et la Chrétienté* 167

Dom Jean Boutry, O. S. B., *Chronique de Littérature Spirituelle* 186

R. P. M.-A. Lamarche, O. P., *Notre accent canadien* 211

LE SENS DES FAITS. — Sur une formule de M. Antonio Perrault, par le R. P. Lamarche, O. P. — Echos du mois : le T. R. P. Forest à la Société de Philosophie, par M. Hermas Bastien.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Festugière : *Socrate* (A. G.)

Brouillette : *La chasse des animaux à fourrure au Canada* (F.-V. C.) Véron : *Madame Després* (A. S.-P.)

Rumilly : *Chefs de file* (B. G.) Jéglot : *La jeune fille à l'école des Saints* (J. D.)

Le Vasseur : *Recueil de sermons et d'allocutions en français et en anglais* (C. M. P.) *Accusés de réception.*

AVRIL

R. P. Thomas-M. Landry, O. P., *Jeunesse et Religion* 241

R. P. Benoît Mailloux, O. P., *Les Juifs et les temps modernes* 245

- R. P. Joseph-Marie Parent, O. P., *La vivante liturgie* 265
 R. P. Raymond-M. Charland, O. P., *Un guide méconnu* 277
 M. Léonce Desgagné, *Art et Sincérité — Pour une architecture religieuse logique* 284

LE SENS DES FAITS. — Une humaine doctrine de l'homme, par le R. P. Raymond-M. Voyer, O. P. — Pour le 25^e anniversaire du « Devoir », par le R. P. Louis Lachance, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Pâquet : *Etudes et Appréciations* (L. L.) Nepven : *Retraite spirituelle* (L.-G. B.) Tournier : *Plages lointaines de l'Araguaya* (E. L.) Werrie : *La Légende d'Albert Ier, roi des Belges* (P.-M. T.) Koenig : *La Vierge de Lourdes* (G.-R. M.) Clark : *Voyageurs, Robes Noires et Coureurs de Bois* (T.-M. C.) Mellet : *L'Itinéraire et l'Idéal monastiques de S. Augustin* (R. D.) Eymieu : *L'art de vouloir* (R. D.) Mlle Clément : *En marge de la vie* (A. S.-P.) Camirand : *Pages bibliques*. P. Vincent : *L'Evangile dans la vie scout* (M.-A. L.) Benoît : *La vie inspirée de Jeanne Mance* (A. S.-P.) Accusés de réception.

MAI

- R. P. Marc Labonté, O. P., *Un livre-réponse* 321
 R. P. Yves-M. Faribault, O. P., *Le Sionisme* 327
 R. P. Raymond Charland, O. P., *La mise à l'Index* 346
 R. P. Guillaume Lavallée, O. F. M., *Le rosaire de nos joies* 357

LE SENS DES FAITS. — Les tentatives pour l'Union des Eglises, par le R. P. Antonin Lamarche, O. P. — Pour nos Philosophes et nos Théologiens, par le R. P. Mailoux, O. P. — Un centenaire : Cajétan (1534-1934), par le R. P. Brunet, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Simon-Prado : *Prælectiones biblicæ* (A.-M. B.) Genevois : *Mariologie de S. Albert-*

le Grand (M.-M. D.) Regout : *La doctrine de la guerre juste* (L. L.) Verykios : *La prescription en Droit international* (L. L.) Le Gaudier : *De perfectione vitæ spiritualis* (R.-M. B.) Mlle Filion : *Yolande, la fiancée* (J. D.) Fauteux : *Le duel au Canada* (B. G.) Mlle Lefranc : *Visages de Montréal* (B. G.) Accusés de réception.

JUIN

- M. Jacques Maritain, *A propos de la Question Juive* 401
 M. Léonce Desgagné, *Art et Sincérité — Pour une architecture religieuse vivante*
 M. Jacques Maritain, *A propos de la Question Juive* 401
 R. P. Antonin Pelletier, O. P., *L'Eucharistie, remède au Communisme* 424
- LE SENS DES FAITS. — Premières Journées Thomistes : Programme, Lettre de S. E. Mgr le Délégué Apostolique — Un autre Congrès, par le R. P. M.-A. Lamarche, O. P. — Le mouvement missionnaire canadien, par le R. P. J.-M. Lafrance, O. P. — L'esprit des Croisades, par le R. P. Th.-M. Lamarche, O. P.
- L'ESPRIT DES LIVRES. — Paulot : *Le message doctrinal de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus* (S.-M. V.) Gardeil : *Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne* (R.-M. B.) Riondel : *Pax vobis* (R. H.) Laureys : *La technique de l'exportation* (G. P.) Parizeau : *L'Assurance contre l'incendie au Canada* (M.-A. L.) Bugnet : *La forêt* (A. S.-P.) Monsabré : *La Vierge Marie* (H. C.) Lemaître : *A l'Evangile tout d'abord — Accusés de réception. Table des matières, 1er semestre.*

UN CONSEIL AUX VOYAGEURS



Ne soyez pas inquiets de votre argent si vous partez en voyage. Achetez des chèques de voyageurs ou une lettre de crédit circulaire.

Que votre prochain voyage soit dégagé de tout ennui. Il n'existe aucune nécessité d'apporter avec vous des sommes d'argent considérables. Convertissez tout simplement tout l'argent dont vous disposez, en chèques de voyageurs de différentes coupures ou achetez avant votre départ une lettre de crédit. Le coût de cette opération est minime ... vous serez en sûreté et vous aurez toujours en dispo-

nibilité l'argent dont vous avez besoin.

CONSULTEZ A CE SUJET LE GERANT DE NOTRE
SUCCURSALE LA PLUS RAPPROCHEE.

La Banque Provinciale du Canada

M. S. J. B. Rolland
Président

Chs. A. Roy
Gérant Général.

ASGRAIN & HARBONNEAU Limitée

PHARMACIENS EN GROS
Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul, - - - - Montréal
Demandez notre Catalogue.

Tél. Fltzroy 5222*

Daigle & Paul Limitée

MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL
BOIS DE SCIAGE

Lattes, Bardeaux, Moulures, Jalousies et Portes
de tous genres

1962 AV. GALT,

MONTREAL

“Et à l’heure de notre mort...”!

Vie et mort édifiantes de cinq jeunes Pères Dominicains décédés accidentellement à Ottawa le 1er septembre 1931.

Un volume in-16 148 pp. orné de quatre hors-textes.

En vente au prix de 40 sous l'exemplaire, par la poste 50 sous, \$4.20 la douzaine, \$16.00 le cinquante, \$30.00 le cent, port en plus, aux Couvents Dominicains (Canada et Etats-Unis), à l'Oeuvre de Presse Dominicaine, 5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal; ainsi que dans les principales librairies.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, rue Laframboise, - - - - - Saint-Hyacinthe
Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariages, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, rue Cascades, - - - - - Saint-Hyacinthe
Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

136, rue Girouard, - - - - - Saint-Hyacinthe

X

◆

**Renouvez s.v.p. votre abonnement à la
Revue Dominicaine à la date d'échéance.**

◆

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHÉ
165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité*: LES PRESCRIPTIONS. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "Rexall". Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

Téléphone Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épiciers en gros
120, rue Saint-Antoine, - - - - Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIE

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Téléphone 259 - - - - Saint-Hyacinthe

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLE :: SATISFACTION GARANTIE

212, rue Cascades - - - - Saint-Hyacinthe



Parmi les orgues installées récemment par cette Maison, l'on trouve:

St-Martin, Qué. ..Eg. Paroissiale
Boston, Mass. ..Eg. N. D. des Victoires
Oka, Qué.La Trappe
Matane, Qué.Eg. Paroissiale
New Richmond, Q. Eg. Paroissiale
St-Evariste, Qué. ..Eg. Paroissiale
Brooklyn, N. Y. ..Eg. Ste-Thérèse
Chicago, Ill.Eg. N. D. de Grâce

CASAVANT FRERES LTEE

ST-HYACINTHE, P. Q.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITEE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:
865 Est, Ste-Catherine,
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL:
Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

FIXEZ-VOUS UN BUT

Prenez la résolution d'économiser \$50., \$100., \$500. ou \$1,000., en trois mois, six mois ou un an. Ce but fixé, ne le perdez jamais de vue. Persévérez, malgré les difficultés du début. Vous l'atteindrez. Vous le dépasserez. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$130,000,000
553 bureaux au Canada

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

Téléphone 500

Louis BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon, - Saint-Hyacinthe

F. DAoust, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, rue Concorde - - - - - Saint-Hyacinthe

Téléphone: CRescent 2734

M. J-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. Q.

5711, rue Durocher - - - - - Montréal

La Province de Québec

Conservons-lui son caractère français

La province de Québec s'enorgueillit à bon droit d'être la seule province française en Amérique. Elle est fière de ses origines, de sa langue, de ses mœurs et coutumes, si différentes de celles des autres provinces canadiennes et des autres pays du continent nord-américain.

Il est donc important que l'on conserve précieusement l'ambiance bien française et la beauté qui doivent être les attraits principaux du pays de Québec.

LA PART DE LA PROVINCE.

Le gouvernement de la province de Québec, par son ministère de la Voirie, a fait sa part pour contribuer à l'embellissement des campagnes québécoises et pour la conservation de la physionomie particulière de la province.

Il a contribué à l'ornementation de la campagne en faisant planter le long des grandes routes plus de 250,000 arbres. Il a contribué à l'embellissement des habitations et des bâtiments de ferme en organisant des concours pour la propreté des maisons et la beauté des jardins et en distribuant, à titre absolument gracieux, de la chaux pour blanchir maisons et dépendances. En dix ans, au delà de quatre millions de livres de chaux ont été distribuées.

LA PART DE CHACUN.

La province a donc fait sa part pour conserver la beauté des campagnes que les touristes doivent traverser. Il faut que chacun fasse maintenant sa part. Un vieux proverbe dit : « Si chacun balayait devant sa porte, la rue serait propre ». De même, si chacun veut se donner la peine d'entretenir son petit coin de terre, la province sera non seulement propre, mais elle sera belle et les étrangers se feront un plaisir d'y revenir et d'y envoyer leurs parents et amis.

C'est par là que nous montrerons que nous sommes français et que nous sommes fiers de l'être.

MINISTÈRE DE LA VOIRIE Province de Québec

Hon. J.-E. PERRAULT,
ministre.

Lt.-Col. J.-L. BOULANGER,
sous-ministre.

ARTHUR BERGERON,
sous-ministre suppléant.

Magasin: 401

TELEPHONE BELL

Résidence: 439J

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE CHAUSSURES

pour toute la famille.

Motto: Service — Courtoisie et Qualité.

143, rue Cascades, - - - - - Saint-Hyacinthe

Je peux vous fournir tout ce qui peut vous être nécessaire
en chaussures et en bas.

AUSSI AGENCE DE RADIOS.

Desmarais & Robitaille

LIMITÉE

Ornements d'église et Articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, rue Rideau, Ottawa, - :-: - 95, rue Church, Toronto

Nos maisons d'Ottawa et de Toronto peuvent expédier des vins pour
fins sacramentelles dans toutes les parties du Canada.

Téll Résidence 244-w.

(Le soir) Résidence 244-j.

Bureau: 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

115, rue Cascades, - - - - - Saint-Hyacinthe

Dentiers incassables "Resovin et
autres", Ponts, Obturations
de tous genres

Ouvrage de première qualité
seulement

RAYONS X

Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre du Dispensaire Antituberculeux des Comtés de St-Hyacinthe
et Rouville

SPÉCIALITÉ: Chirurgie Buccale, Extractions sans Douleurs,
Procédés nouveaux d'Anesthésie.

Prix raisonnables

Satisfaction Garantie

Ouvert de 9 A. M. à 9 P. M.

79 Ste-Anne

ST-HYACINTHE, P. Q.

Téléphone 80

Tous voudront lire

VIENT DE PARAITRE

Miettes de Bonheur

par HENRI JOLIET

agréable, utile
à tous,
dans la joie ;
dans la peine ;

LE
CADEAU
QUE
CHACUN
CHERCHE

amis, mari,
femme, fille,
fils, filleul,
protégé, bienfaiteur,

Extrait de la table des matières

SANTÉ

Notre voyage de la vie ...
Travail ou délassement ...
Sports ...
Cartes ...

Pourquoi noyer le moteur ...
Le médecin de famille ...
Programme d'alimentation ...
Le coup d'appétit ...

AMOUR

A quoi bon aimer ...
L'amour ne serait-il qu'une exploitation? ...
Ce qu'est l'amour ...
Comment l'amour éclaire, réchauffe ...
Entre épouses, mères et poupées ...
Du fiancé chic au mari rustaud ...

L'amour se perd ...
L'amour se reprend ...
Une bonne servante ...
L'amour de l'enfant ...
Les sacrifices du véritable amour ...
Une recette pour guérir ...

TRAVAIL

Gagner sa vie ...
Réduire nos besoins ...
Lecture — Journaux ...

Les revues ...
Tous les siècles à la recherche du bonheur ...
L'homme complet ...

ARGENT

La santé avec l'argent ...
Les affaires avant le plaisir ...
Conserver de l'argent ...
Les réserves nécessaires ...

Des risques raisonnables ...
Sans argent, la vie demeure bonne ...
Peu d'argent vaut parfois mieux que beau-
[coup]

ART RELIGION

On trouve dans ce livre cette fraîcheur optimiste d'un beau matin de printemps. Ces miettes de bonheur, Henri Joliet les recueille toutes comme des parcelles d'or qui tomberaient du ciel pour en former un objet précieux qu'il nous offre à tous en présent, pourvu que nous tendions la main pour le recevoir.

(Extraits de la Préface

Père Thomas-M. LAMARCHE, Dominicain).

EN VENTE

AUX EDITIONS EXCELSIOR
5375, Av. Notre-Dame de Grâce
Montréal.

au prix de \$1.00 chacun
frais de port compris.

Tél. AMherst 2185-2186

Ls Dusseault

MARCHAND DE PROVISIONS

605 BOULEVARD PIE IX

MONTREAL, Maisonneuve

En Vente à

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal
(Tél.: DExter 7402)

« NOTRE VIE, NOTRE DOUCEUR, NOTRE ESPÉRANCE » (3^e édition des Bontés de Marie) par le R. Père Hyacinthe Couture, O. P. Prix: \$0.75.

« LES LAÏCS DANS L'ÉGLISE » par le T. R. P. M.-A. Lamarche, O. P., professeur à l'Université de Montréal. Prix: \$0.50.

« ET À L'HEURE DE NOTRE MORT » (Vie et mort édifiantes de cinq jeunes Pères Dominicains). Prix : \$0.40.

« LE PETIT JACQUES » par le R. P. Emilien Létourneau, O.M.I. Prix : \$0.25. Par la poste \$0.30.

« OÙ VONT NOS VIES ? » par le R. P. Louis Lachance, O. P. du Collège Dominicain d'Ottawa. Prix : \$0.90.

« MIETTES DE BONHEUR » par Henri Joliet. Prix : \$1.00.

